
VITT. EMANUELE III



·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
F
XXVI
146

UNE

VOILE A LA MER

—

POÉSIES

Imprimerie de Mme AMAUDRY, à Saintes.

UNE

VOILE A LA MER

POÉSIES

PAR

Mme LOUISE HAMEAU

PREMIÈRE ÉDITION



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Galerie d'Orléans, 17, et Palais-Royal, 19

1872

Envoi

à Son Altesse, Mme la Comtesse de Paris.

Sonnet.

Toute plante a besoin pour s'élever, madame,
D'un souffle bienfaisant, d'un rayon de soleil.
Pour ces timides fleurs, écloses dans mon âme,
De la publicité, attendant le réveil.

Il suffirait, je crois d'un mot, divin dictame,
Pour dissiper la nuit de leur triste sommeil...
C'est bien osé, peut-être, ah! pardonnez, madame
J'ai cru dans votre nom voir ce rayon vermeil...

Fille d'un Vendéen, votre cause m'est chère,
Car, j'appris, toute enfant, à joindre en ma prière
Ces deux noms vénérés: la patrie! et le Roi!..

Mais en votre bonté, ce qui fait que j'espère,
C'est que le tout puissant, comme moi, vous fit mère..
Et mit en nos deux cœurs même amour, même foi!..

Mai 72.

Lde Hameau

PRÉFACE

Que vous dirai-je, lecteurs, à vous qui ne me connaîtrez, peut-être, jamais autrement que par mes œuvres?...

Les préfaces ne sont plus de mode; (je vous avouerai tout bas que je ne lis pas souvent celles des autres) pourquoi liriez-vous la mienne?...

Le siècle est aux professions de foi; voici donc celle que je puis faire dans toute la sincérité de mon âme :

— La nature fut mon maître. Je n'en connais pas de plus grand.

. . . .

— Toute enfant, je rêvais, devant les pages toujours ouvertes de ce livre éternel. Ne pouvant encore en déchiffrer les caractères, si beaux!...... J'épelais alors de mon mieux, cherchant toujours le mystère divin caché au fond de toute chose.

— Jeune fille, j'ai lu, j'ai compris les aspirations de l'enfant.

— Jeune mère, j'ai ressenti les joies, et aussi les douleurs de la maternité. . . . .

. . . .

— Une fleur, un brin d'herbe, le calme des champs, ou les concerts de la feuillée ; la grande voix des flots tantôt calmes et rayonnants sous le ciel bleu, tantôt sombres et déchaînés, comme autant de coursiers fougueux, se révoltant sous l'invisible main qui les retient :

Les aspirations, les désirs, les premières sensations de ce trouble indéfinissable, qui rend plus roses les joues de la jeune fille.

— Les baisers, les caresses, les larmes ou les joies de ce petit être, qui venu de vous, ne sait vivre que par vous ; le bonheur que vous apporte le frais éclat de rire de cet enfant, emplissant comme d'un gai rayon votre sombre demeure ; les alarmes dont votre âme est torturée à la moindre souffrance de cette partie de vous-même ;

Certes, tout cela, bien d'autres l'ont vu, éprouvé, senti ; bien d'autres surtout l'ont décrit avant moi, et bien mieux que moi ; aussi n'ayant point songé d'abord à les publier, n'ai-je voulu peindre que mes propres sensations, sans chercher à imiter celles des autres.

— De vrais poètes, en lisant mes premiers essais, m'ont saluée du nom de frère :

Ai-je vraiment mérité déjà ce titre glorieux ? . . . . .

Telle est la question que je pose à la publicité en lui livrant aujourd'hui ces *pages intimes*, qui feront, je le sais, sourire quelques sceptiques ; mais qui feront peut-être aussi rêver quelques cœurs simples et bons.

L. H.

Ce 2 Mai 70.

DÉDICACE

A MES ENFANTS

Dans un léger esquif, deux enfants blancs et roses
Dormaient de ce sommeil qui reflète les cieux !...
Une riche moisson de fleurs fraîches écloses
S'échappait de leurs bras aux contours gracieux,
Et leur mère en rêvant, recueillait une à une
Ces fleurs qu'elle unissait à d'autres fleurs encor,

Pour en ceindre bientôt leur tête blonde et brune,
Plus charmantes ainsi que sous un cercle d'or!...

∴

Oh! comme ils souriaient aux visions aimées!...
Le ciel ouvrait pour eux ses trésors éternels;
Que de beaux papillons!... Que de fleurs parfumées!...
Mais le zéphir, jaloux des baisers maternels,
Sous sa tendre caresse agita la couronne
De ces rois d'un moment, qui soudain éveillés,
Dispersèrent, joyeux, sur le flot qui rayonne
De leur sceptre fleuri les restes effeuillés!...

∴

O vous, timides fleurs! mes douces rêveries!
Avant de vous livrer sur les flots inconstants,
Pour affronter l'écueil, je vous ai réunies
Sur une frêle barque où dorment deux enfants.
Si le noir aquilon vous touchait de son aile,
Dans son souffle envieux, vous apportant la mort.....
Voguez, voguez toujours vers la blanche nacelle
L'amour y guérira les blessures du sort!...

LIVRE PREMIER

Rêveries



LA PRIÈRE

—

L'ange du soir a déployé ses ailes...
Pauvres pêcheurs qui ramez loin du bord,
C'est la tempête aux étreintes cruelles,
Qui, dans ses flancs, vous apporte la mort!...
Le ciel est noir, les vagues mugissantes,
Coursiers fougueux, veulent vous entraîner...
Levez vers Dieu vos deux mains suppliantes
A deux genoux!. . c'est l'heure du danger...

*
* *

Vierge des cieux, patronne tutélaire,
Daigne écouter leur touchante prière!...

L'ombre s'enfuit, la colline se dore
Sous les reflets du jour qui va venir,
La fleur s'entr'ouvre aux larmes de l'aurore;
Des fleurs du ciel le règne va finir...
Œuvre divine, ô sublime nature!
A contempler ton splendide réveil,
Le cœur s'émeut, l'âme se sent plus pure
Pour s'élever aux pieds de l'Eternel...

⁂

O Jéhovah! le front dans la poussière,
Nous t'adorons, reçois notre prière!...

—

Au fond des bois, la colombe éveillée,
Dit à l'écho ses plus tendres accents;
Au vert sentier, sous la sombre feuillée,
Les voici deux, ils marchent à pas lents...
Ils vont rêver parmi les fleurs écloses,

L'ivresse au cœur et les yeux dans les yeux!...
Sans se parler ils disent bien des choses!...
Dans un sourire ils ent'rouvrent les cieux!...

*
* *

O Dieu d'amour! toi qui vins sur la terre,
Aimer! aimer! n'est-ce pas la prière?...

Août 64.



ÉTOILE ET DIAMANT

RÊVERIE

A la voûte des cieux, lumière suspendue,
Tu venais chaque soir, et dissipant la nue,
Vaporeuse lueur,
Tu semblais ici-bas de tes regards de flamme
Chercher, rayon divin, un reflet de ton âme.
Œuvre du Créateur.

∴

Rêveuse, tu suivais ta route constellée,
Mais pour toi Dieu gardait au fond d'une vallée,
Sous le ciel d'Orient,

Au-delà du désert et des rochers arides,
Loin des regards jaloux de ces chercheurs avides,
Les feux d'un diamant...

∴

Oh ! quand tu l'aperçus, le bonheur te fit belle,
Pour attirer à toi la splendide étincelle,
Tu te mis à briller de ton feu le plus pur...
Ton éclat fit pâlir les étoiles sans nombre !
Et ton front radieux se reflèta dans l'ombre
Sur le vallon obscur !...

∴

Sous les ardents rayons de ta vive lumière
Le diamant frémit en sa couche de pierre,
Si le jour te voilait, il te cherchait alors...
Et dans un long baiser, vos âmes confondues,
Tantôt sur le rivage, et tantôt dans les nues,
Vivaient dans un seul corps !...

Vint un soir, ô douleur ! la rive était déserte !
D'un long crêpe de deuil elle semblait couverte.....
Regards doux et brûlants, hélas ! tout fut en vain !...
Non, rien n'éveillait plus l'étincelle chérie !...
Ils avaient emporté ton bonheur et ta vie
Au rivage lointain...

∴

Et dans un cercle d'or le prisonnier soupire
Après son cher vallon et ses nuits de délire !...
O vous qui l'entraînez aux fêtes des heureux !
Faites qu'il puisse voir le coin d'azur qu'il aime,
Il s'éteindrait un jour sans ce bonheur suprême,
Sans ce rayon des cieux !....

Novembre 64.

L'ENFANT ET LA MARGUERITE

L'ENFANT

O mes amours ! ma blanche marguerite !
Quand tu parais, sourire du printemps,
Pour toi je tremble, ô ma pauvre petite !
En te voyant affronter les autans.

∴

Ne crains-tu pas pour ta beauté si frêle
Ce vent glacé qui peut donner la mort ?
Ah ! chaque soir une frayeur nouvelle
Vient m'attrister quand je songe à ton sort.

Mais tu renais aux reflets de l'aurore,
Le front paré des baisers du matin,
Et je suis là pour t'admirer encore,
Pour prier Dieu qu'il veille à ton destin.

LA FLEUR

Ah ! bien longtemps conserve dans ton âme
Le saint amour et la tendre pitié...
Un jour, hélas ! enfant, tu seras femme,
Alors, adieu notre vieille amitié !

*
* *

Car tu viendras, effeuillant ma corolle,
Pencher vers moi ton front triste et rêveur,
Et demander au fleuron qui s'envole
Un peu d'espoir pour ranimer ton cœur !...

Et si la fleur, comblant ton espérance,
Un jour répond : il t'aimera beaucoup...
Dans ton bonheur, oubliant ma souffrance,
Ton cœur ingrat me dira : pas du tout !...

Décembre 64.

LA VOILE ÉGARÉE

Aux feux naissants du jour, quand la vague étincelle,
Avec un chant joyeux s'embarque le pêcheur ;
Le flot qui vient gémir autour de sa nacelle
Mêle sa voix plaintive aux refrains du chanteur.

∴

Et bientôt le nocher glisse léger sur l'onde,
Laissant, comme un adieu, son sillage éclatant....
Puissent les flots trompeurs, image de ce monde,
Rendre le nautonier à ceux qu'il aime tant....

Vrai fils de l'Océan, c'est là qu'il se sent vivre,
Sa voile est un abri sous le ciel radieux,
Où plus d'un rêve d'or le transporte et l'énivre,
En lui montrant de loin le pays des heureux !...

⁂

Il entrevoit déjà le séduisant rivage
Où fleurissent toujours et fortune et bonheur,
Sa main va les cueillir, hélas ! ce beau mirage
Soudain a disparu comme un songe menteur.

⁂

Tandis qu'il poursuivait sa brillante chimère,
L'insensé n'a pas vu l'horizon s'obscurcir,
Et maintenant, poussé par une brise amère,
Il lui faudra lutter et peut-être mourir....

⁂

Pitié, Dieu tout-puissant ! pour la voile égarée
Loin du chemin tracé par tes décrets divins,

La gloire est une fleur immortelle et sacrée
Et pour la conquérir tous les périls sont vains.

*
* *

Oublieux du danger, sur la vague rapide,
L'homme vient en chantant abandonner son sort,
Il se laisse entraîner par le courant perfide
Qui le conduit un jour vers l'oubli, vers la mort !...

Janvier 65.

UN RÊVE

Juillet avait fleuri,
Et la terre altérée
Voyait tomber l'épi
De sa robe dorée ;
L'alouette en chantant
Glanait pour sa famille
Le grain que bien souvent
Oubliait la faucille.

*
* *

Le joyeux laboureur,
Près de la gerbe ronde,
Dormait le front en sueur
Sur le sol qu'il féconde.

A cette heure de feu,
La nature en extâse
Sous le regard de Dieu,
Se recueille et s'embrâse...

∴

Et moi, le cœur lassé,
Des vains bruits de la vie,
Je songeais au passé
Près de l'onde endormie....
Quand bientôt l'horizon,
Comme une ombre indécise,
Sembla fuir le gazon
Où je m'étais assise.....

∴

Quelques instants encore, et de ce frais abri,
Je voguais doucement vers le pays des songes,
Où nous trouvons enfin le repos et l'oubli,
En nous laissant bercer par les plus doux mensonges.

Rivages inconnus de ce monde réel,
Mon esprit vous peuplait de chimères aimées,
Lorsqu'un accord divin éleva vers le ciel
Sur l'aile du zéphir ses notes embaumées...

∴

On eût dit le soupir du ramier délaissé,
Rappelant près de lui sa compagne oublieuse...
Ce chant doux et plaintif soudain fut remplacé
Par les sourds grondements d'une mer furieuse.

∴

On entendait au loin la tempête mugir,
Et la brise en pleurant au pied de la colline,
Nous apportait l'adieu de ceux qui vont mourir,
Ce cri des naufragés que l'ouragan domine....

∴

Le calme renaissait, tous les oiseaux chanteurs,
A la hâte blottis sous la sombre feuillée,

Pour fêter son retour, revenaient en vainqueurs
Egayer le vallon de leur voix éveillée....

.˙.

L'hirondelle en chantant remontait vers le ciel,
Le ruisseau murmurait, et la mouche dorée
Venait en bourdonnant puiser un peu de miel
Dans la fleur qui tombait pâle et décolorée....

.˙.

Parfois c'était le pas, docile et cadencé,
Du coursier retenu sous une main sévère,
Ou son galop fougueux dans l'espace lancé,
Faisant vibrer l'écho du rocher solitaire.

.˙.

Je m'éveillais enfin, j'étais près du saint lieu,
L'orgue chantait encore dans l'enceinte bénie,
Sa voix, comme un encens, montait aux pieds de Dieu,
Et mon cœur s'énivrait à ces flots d'harmonie !..

Janvier 65.

L'ÉVENTAIL

—

Bijou charmant et chéri de nos mères,
Sceptre léger, j'aime tes airs vainqueurs;
Pour toi Watteau fit d'illustres bergères,
De blancs agneaux, des guirlandes de fleurs.

*
* *

A l'œil ravi qui suit ta course folle
Ton vol rapide, et parfois indiscret,
En soulevant la gaze qui s'envole,
De la pudeur vient livrer le secret...

Comme attiré par une lèvre rose,
Pour un instant, splendide papillon,
Sur cette fleur, ton aile se repose,
Pour fuir bientôt en lumineux sillon...

∴

Un doux baiser, une tendre promesse,
Portés par toi, gracieux messager,
De plus d'un cœur ont su trouver l'adresse,
Et sans jamais en chemin s'égarer...

∴

Mais, ô douleur! ta corolle dorée
En se fermant fait envoler l'espoir...
Plus de soleil à la voûte azurée...
Tout s'obscurcit alors, tout devient noir!...

∴

Puis tu reviens et déjà l'espérance
Semble renaître à tes reflets joyeux...

A ton signal se calme la souffrance,
Tu fais ouvrir ou refermer les cieux!...

⁂

Fronts tout-puissants, dont la splendeur rayonne,
Ne plaignez pas notre futilité;
On vous a vus courber votre couronne
Sous l'éventail, sceptre de la beauté...

Février 65.

« Malgré ta voix sévère,
Longtemps encor j'espère
Régner dans ce vallon.

∴

Devant moi tout s'incline,
Et ma splendeur divine
Doit durer plus d'un jour....
Ne suis-je pas l'emblême
De ce pouvoir suprême
Qui fait naître l'amour?... »

∴

Riant de sa folie,
Sur la fleur si jolie,
Le vent du soir passa ;
Comme un espoir frivole,
Sur les flots sa corolle
Bientôt se dispersa....

FRAGILITÉ

A travers la prairie,
Toute verte et fleurie,
L'onde fuyait toujours.....
La verte demoiselle
Effleurait de son aile
La rive ses amours !...

∴

Eclose de la veille,
Une rose vermeille
Disait à l'aquilon :

LARMES ET SOURIRES

La foudre retentit et l'éclair dans la nue
Trace en signes de feu, d'une langue inconnue,
Sur le ciel assombri, les oracles divins,
Comme pour enseigner aux orgueilleux humains
A redouter ce Dieu qui d'un mot fit la terre,
Et peut la replonger d'un mot dans la poussière..

∴

Le berger, près de lui, rassemble en se signant,
Son troupeau qui se presse et le suit tout tremblant ;
Inquiet sur son nid, doux trésor qui chancelle,
L'oiseau vient d'accourir pour abriter de l'aîle
Cette jeune famille, hélas ! tout son espoir...

Après de vains efforts, tombant avant le soir,
La fleur penche son front sur sa tige altérée,
Et l'on dirait parfois dans la brise éplorée,
Dominant la tempête et la voix des torrents,
De ceux qui ne sont plus les appels déchirants...
Alors de notre cœur monte à notre paupière
Un soupir, une larme, éloquente prière
Pour les êtres chéris qui nous ont tant aimés...
Et qu'ici-bas trop tôt la mort a décimés !...

∴

Après avoir lutté, retombant plus meurtrie,
Sous le fier ouragan, la nature en furie,
Doit se soumettre enfin aux éléments vainqueurs...
Ainsi, lorsque l'orage a grondé dans nos cœurs,
O folles passions ! promesses décevantes !
Quand vous avez trompé nos âmes confiantes,
Ah ! nous nous révoltons, atômes insensés !...
Dans le cercle d'airain qui nous tient enlacés...
Car nous ne voulons pas qu'aux jours de la démence,

A nos moments d'oubli succède la souffrance...
Mais nous avons vidé notre coupe sans voir
Qu'un semblant de bonheur cachait le désespoir...
Ce désenchantement qui flétrit toutes choses,
Et nous fait mieux sentir les épines des roses...
Dans le plus doux nectar, met la goutte de fiel,
Et cache dans la fleur le poison sous le miel...
La tempête a brisé plus d'un chêne superbe,
Et nous, faibles roseaux, plus faibles qu'un brin d'herbe,
Imprudents, nous rêvons en face du danger,
Jusqu'à l'instant fatal qui soudain vient changer
Nos rêves en douleurs et nous livre sans armes
A ces regrets amers qui font verser des larmes !...

∴

Vous qui brisez nos cœurs et qui mouillez nos yeux,
O larmes ! venez-vous de l'enfer ou des cieux ?...
Est-ce Dieu qui vous mit nuage dans notre âme,
Pour éteindre l'ardeur de sa trop vive flamme ?
Ou bien l'ange déchu nous aurait-il laissé

Ce stigmate vengeur de son orgueil blessé ?...
Est-ce du Créateur la justice irritée,
Qui, sur les fils d'Adam, race déshéritée,
Fait peser son courroux que rien n'a satisfait...
Et nous sèvre à jamais de tout bonheur parfait ?...
Mais ne blasphémons pas, le ciel dans sa clémence
Pour les cœurs éprouvés a créé l'espérance !
Cet astre qui fait croire encore à l'avenir,
Et fait aimer la vie à ceux qui vont mourir !

∴

Plus d'éclairs dans le ciel, plus de foudre qui gronde;
Le calme est revenu sur la terre et sur l'onde.
L'oiseau reprend son vol, pauvres fleurs levez-vous !
Le soleil fait briller ses rayons les plus doux,
Ils caressent les monts, ils vont dorer les plaines,
Et boivent en passant dans vos urnes trop pleines
Ces pleurs qu'ils font rouler, splendides ornements,
Sur vos fronts inclinés en riches diamants...
Vous ressemblez alors, si belles sous vos larmes,

A ces blonds chérubins aux naïves alarmes;
Pour le moindre joujou, un ruban, quelques fleurs,
Qu'on leur a dérobé, les voilà tout en pleurs.
Mais ce profond chagrin, cette douleur amère,
Devant une promesse, un baiser de leur mère,
Par des rires joyeux, soudain sont remplacés,
Et ce bonheur trop grand pour leurs cœurs oppressés,
Fait mêler un instant les larmes au sourire,
Dans un rayonnement que rien ne peut redire,
Si ce n'est ce reflet, divin réparateur,
Qui fait après l'orage étinceler la fleur.

*
* *

Comme l'enfant sourit à la tendre caresse
Qui vient sécher ses pleurs et bannir sa tristesse,
Comme sur l'Océan, le pilote anxieux
Ranime son courage, en découvrant aux cieux
L'étoile qui le guide et rend sa main plus sûre,
Notre cœur, oubliant sa récente blessure,
Tressaille de bonheur lorsqu'il voit au ciel noir

Luire un astre béni dont le nom est espoir!...
Seul il sait adoucir chaque larme qui tombe,
Et ses rayons vainqueurs même devant la tombe,
Déchirant le bandeau qui cache l'infini,
Vont dire aux vrais croyants : Non, tout n'est pas fini...
Pour ceux qui bravement ont porté leurs souffrances,
Le ciel a préparé de douces récompenses...
Après les jours d'épreuve et de constants efforts,
Sur leurs fronts peut briller la couronne des forts!...

. . . .

A cet instant suprême, ô divin météore!
D'un jour resplendissant viens nous montrer l'aurore...
Alors nous partirons, guidés par ta lueur,
Calmes et souriants pour un monde...

Juillet 65.

DÉCEPTION

—

SONNET

—

Fuyez songes dorés! fuyez folles chimères!
Loin du monde réel vous entrainez nos cœurs...
Ah! celui qui vous croit, promesses mensongères,
Ne trouve à son réveil que larmes et douleurs!...

*
* *

L'insensé vous accueille aux heures solitaires,
Comme un prince ennuyé donne accès aux flatteurs;
Vous lui faites alors ses devoirs plus austères
Pour le fasciner mieux, mirages enchanteurs...

Mais parfois il résiste, et la lutte commence...
Ah! vous triompherez dans son âme en démence,
S'il ne peut étouffer, syrènes, votre voix...

. ∴

Adieu tout son bonheur! pour lui plus d'espérance!
Quand vous aurez détruit sa plus sainte croyance,
Qui lui rendra jamais son calme d'autrefois?...

Novembre 65.



A MARIE

—

SONNET

—

(Ave Maris stella.)

Salut, astre divin, étoile radieuse !
Pour le pauvre pêcheur, montre-toi chaque soir...
Sous lui peut s'entr'ouvrir la vague furieuse...
En toi, Vierge si bonne, il met tout son espoir.

*
* *

Et, dans l'élan sacré de sa ferveur pieuse,
Ah ! s'il voit scintiller, là-bas, sur le ciel noir,
Lui traçant son chemin, une clarté rêveuse,
C'est ton regard, si doux, qu'il croit apercevoir !...

Nous, pauvres nautonniers, sur les flots de ce monde,
Plus perfides que ceux de l'Océan qui gronde,
Étoile de la mer, ah ! nous te saluons !...
Tu le sais, notre vie est, en écueils, féconde.
A notre appel, toujours que ta bonté réponde,
En abordant au port, tes fils te béniront !...

Novembre 1865.

LA MORT DE CHATTERTON

—

MONOLOGUE DRAMATIQUE

Le théâtre doit représenter une petite chambre d'étudiant : un lit de sangle à droite, auprès une petite table sur laquelle sont des papiers épars, et une lampe.

Caractère : — Jeune homme de dix-huit ans, pâle et énergique de visage, simple et élégant dans ses manières.

Costume : — Habit noir, veste noire, pantalon gris, bottes molles, cheveux bruns, sans poudre, tombant un peu en désordre.

CHATTERTON

—

(Au lever du rideau, il est assis sur son lit.)

Le feu qui me dévore absorbe mes pensées...
Cependant, je frissonne et mes mains sont glacées...
Ces mains qui n'ont pas su gagner pour te nourrir,
Insensé vaniteux!... vont t'aider à mourir!...

(Il sort une petite fiole de sa poche.)

Riches, votre dédain ne viendra plus m'atteindre,
Chatterton sait mourir!... il ne sait pas se plaindre!...
Pour vos honteux plaisirs, gardez bien tout votre or...
Je vous méprise trop pour m'abaisser encor!...

(Il pose lentement la fiole sur la table, se levant tout à coup.)

Pourtant... si cette femme, avec son regard d'Ange,
Venait me dire : « Ami, désertons cette fange,
Qui toujours veut salir les plus nobles splendeurs...
Je t'aime!... et je voudrais ma part de tes douleurs...
Pourquoi ce front pâli?... ces lèvres sans sourire?...
Ta coupe est pleine encore et tes yeux semblent dire :
« J'ai déjà trop vécu!... pour moi tout est fini!... »
Mais il te reste un cœur... l'amour c'est l'infini..
C'est le baume divin pour les âmes blessées...
Qu'il bannisse à jamais tes amères pensées!
— Mon doux ange au cœur pur, au front resplendissant...
Ah! qui donc sur mes pas te plaça, pauvre enfant?...
J'adore à deux genoux ta beauté souveraine...
Mais pour mon âme en feu, ton âme est trop sereine...
Comprendras-tu jamais mes transports insensés?...
Pour toi dans le délire, ah! que d'instants passés!...
Tu vins dans mon ciel noir comme une blanche étoile...
Mais les flots en courroux ont déchiré ma voile!
Va, ma blanche madone, ignorante du mal...
Tu rougirais un jour de mon amour fatal!...
Ah! que ne suis-je enfant pour avoir tes caresses!...

Des tiens je suis jaloux, quand parfois tu les presses
Sur ton cœur maternel... que je serais heureux
Si je pouvais un jour m'y reposer comme eux!
— Toujours ce rêve!... hélas!... toujours cette folie!
Qui nous aimerait, nous, parias de la vie?...
Je croyais à l'amour, à la sainte amitié...
Je ne crois plus à rien... pas même à la pitié!...
La gloire, ce vain mot, me semblait plus durable!...
. . . .
— Cesse donc de rêver... travaille, misérable!...

(Ici l'horloge sonne minuit.)

Ecoute!... le temps marche et l'heure t'avertit...

(Il revient s'asseoir.)

Allons, profond penseur, commande à ton esprit...
La faim, l'horrible faim! peut courber ton front blême...
Qu'importe, si demain tu donnes un poëme...
Et si les vers éclos, sous tes doigts grelottants,
Vont chanter à leur cœur des hymnes de printemps!...

(Il prend des pages commencées qu'il parcourt.)

Relisons : c'est mauvais... trop froid... écrit pour vivre...

(Il déchire.)

Misère, de tes coups, pourquoi donc me poursuivre?...
O toi, fille du ciel! muse, retire-toi...
Voile de tes ailes ton front penché vers moi!
Allons, poète, allons,... pour divertir le maître,
Ta lyre doit chanter! ne peux-tu te soumettre?
Il s'agit bien de toi, follo inspiration:..
Le mot rapporte seul; le reste est vision...

(Il prend un autre cahier.)

Voyons ceci : « Harold... O Christ! divin Messie!... »
Que me fait cet Harold?... que me fait, je vous prie,
La secte des croyants, quand j'ai tout renié?...
Ah! disciple du Christ, si je m'étais plié
A ses lois, pour punir mon esprit en démence,
Oui, je serais venu me courber en silence
Sous la règle de fer qui conduit deux à deux
Les trappistes le soir au bord du rocher creux...

J'aurais trouvé, du moins, dans ce cercueil de pierre
Le sommeil bienfaisant que n'a plus ma paupière...
— Vile publicité! tu deviens pilori!...
Pour moi plus de repos... triomphant ou sali,
Sous ta cruelle main, ô supplice sans trêve!
Il faut que, sans pitié, mon martyre s'achève...
Il faut que Chatterton, le pauvre, le mourant,
Contenant à deux mains son cerveau délirant,
Puisse évoquer ce soir, funèbre comédie!
Un autre Chatterton, souriant, plein de vie...
Que l'un soit le bouffon... quand l'autre fait pleurer...
Si la tâche est trop rude, on le veut ignorer...
Cache donc ton dégoût, va, point de défaillance...
Va, sublime lutteur, étaler ta souffrance...
Si ton cœur est meurtri, s'il saigne encor... tant mieux...
Chaque blessure aura plus de prix à leurs yeux...
Signe donc de ton sang cette œuvre commencée.

. . . .

— Où vais-je? .. un tourbillon entraîne ma pensée...
O découragement .. désespoir! loin de moi!...
Ainsi vient la folie... ô spectre, éloigne-toi!...

— Un seul mot de sa lèvre, amour, divin dictâme,
Guérirait à jamais les tourments de mon âme...
— Ah! j'ai bien peu d'orgueil de toujours y songer...
Cettte femme est trop fière, et ne saurait m'aimer...

(On entend sonner une heure.)

— Encor!... comme la faim, le temps est implacable...
Et tu n'as rien écrit... est-tu donc incapable
De lancer en avant cet esprit orgueilleux?...
Il lui fallait un frein... (avec ironie) l'immortel! fils des cieux!...
Pour un peu de brouillard, le voilà donc rebelle?
— Je t'ignorais encore, ô torture nouvelle!...
— Ah! d'un dernier effort tout mon honneur dépend...
Chaque instant que je perds est un vol maintenant...

(Il reprend sa lecture.)

— Hastings... les vieux Saxons... pourquoi cette victoire?...
Me suis-je intéressé quelque jour à leur gloire?...
Pourquoi fouiller ainsi dans les siècles passés?...
Regarde autour de toi ces temples délaissés...
La foi reprend son vol, et la douce espérance
Ne vient plus visiter les fils de la souffrance...

Le travail, la vertu, sous les coups du destin,
Succombent chaque jour, nul ne leur tend la main...
Comme un vieux courtisan, fort habile en grimaces,
Pour plaire au Dieu du jour, la loi change de faces...
Qui donc viendra venger le droit de l'opprimé?...
Qui te consolera, pauvre peuple affamé?...

(Il se lève et marche avec agitation.)

Poëte, l'innocent te demande justice!...
Il faut punir enfin l'intrigue et la malice,
Dévoiler l'imposture et nommer par leur nom
Ces orgueilleux serpents, tous sortis du limon...

(S'arrêtant tout-à-coup.)

Ah!... tu deviens méchant!... tu fais de la satire!...
Va, le mal régnera quoique tu puisses dire...
Ecris plutôt là-bas sur ce carreau glacé,
Où l'humide brouillard comme un voile est resté...
— Je te vis blanc linceuil aux vitres de mon père,
Lorsqu'il nous bénissait à son heure dernière...

(Il prend un médaillon sur la table.)

Mon père!... vous voilà... cher et noble vieillard!...
C'est bien votre sourire et votre doux regard...
Pour vous, brave marin, la mer fut sans orage...
Vous fîtes doucement votre dernier passage...

(Musique douce à l'orchestre.)

Du séjour des heureux, ah! plaignez votre enfant!...
En vain, il veut lutter, le perfide courant
Qui d'abord le berça de sa voix de syrène,
Vers l'écueil aujourd'hui fatalement l'entraîne...
— Un diamant brillait, là, sur votre beau front,
Comme une blanche étoile; un jour, cruel affront!...
Je l'ai vendu pour vivre!... ô mon père! mon père!...
Oui je maudis le jour où je vis la lumière...
Vous n'aviez ici-bas pour tout bien que l'honneur,
Pourquoi donc me jeter en pâture au malheur?...

(Il jette le médaillon, puis il court le reprendre et le baise.)

Pardon!... J'ai blasphêmé votre sainte mémoire...
La faim sur la raison remportait la victoire...

Vous dont la main guida jadis mes premiers pas,
Mon père en cheveux blancs!... ne me maudissez pas!...

(Il étreint sa poitrine.)

Je souffre tant, mon Dieu!... pardonnez mon délire...
Ah! nul autre que vous ne saura mon martyre...
Votre fils dans l'exil a gardé sa fierté...
Il est digne toujours de ce nom respecté,
Qui s'éteindra bientôt dans sa misère obscure...
Mais qui mourra du moins sans tache ni souillure...
— Pourquoi vous accuser?... Je le voulus ainsi...
Mon orgueil de poète en ce jour est puni...
Mon cœur trop confiant avait fait un beau rêve!...
Sans avoir vu le port mon voyage s'achève!...
Ne craignez rien, mon père, au seuil de la prison
Pour apaiser ma faim je boirai ce poison...
— Le lâche!... diront-ils... il manquait de courage!...
Sont-ils donc si nombreux ceux qui vont à mon âge
Pour fuir le déshonneur se jeter vers la mort?
Celui qui le subit leur semble donc bien fort?

(Ici l'horloge sonne 2 heures. Musique douce jusqu'à la fin.)

Bientôt d'un jour nouveau va se montrer l'aurore...
Et dans ma tête en feu le cahos règne encore...
C'est trop longtemps souffrir! ô mort délivre-moi!...
Mon cœur désabusé n'a plus d'espoir qu'en toi!...
A nul secours humain je ne saurais prétendre,
C'est l'heure du départ... je ne veux plus attendre!...

(Il boit le poison.)

Egoïstes! jaloux!... tyrans!... esprits mal faits!...
Quelques instants encor... vous serez satisfaits!...
Mais comme ce rayon que le nuage efface,
Pour vous je veux passer sans laisser nulle trace!...

(Il brûle lentement ses manuscrits.)

Nobles rêves de gloire!... et vous hymnes d'amour!..
Avec moi remontez au céleste séjour!...
A de honteux calculs trop longtemps asservie
Mon âme libre enfin peut quitter cette vie!...

(Il tombe à genoux près de son lit.)

Que je souffre!... ma mère!... ah! mourir serait doux,
Si je pouvais poser mon front sur vos genoux...
Comme l'oiseau blessé, je voudrais sous votre aile
M'endormir aux accents de la voix maternelle...
Mourir sans un ami! .. loin de ceux que j'aimais...
Oh! terre du dédain! soit maudite à jamais!...
Ingrats, ne troublez pas ma demeure dernière...
Et que l'herbe des champs la couvre tout entière...

(Se relevant à demi.)

Ah! j'étouffe!... de l'air!... j'ai la poitrine en feu!...
Je voudrais vivre encor... pardon! pardon, mon Dieu!...

(Se retenant au lit de ses deux mains crispées.)

J'ai soif! j'ai soif! de l'eau, c'est donc ma dernière heure...
Mais non... je veux partir... je veux fuir sa demeure...

(Il se relève tout-à-fait.)

La femme aime celui qui ne s'abaisse pas!...
Il faut que tout s'incline et rampe sous mes pas!...

Arrière donc! vous tous!... je veux combattre encore...
Ah!. . du succès enfin c'est la splendide aurore!...
A moi lauriers de gloire!... à moi la liberté!...

(Il retombe.)

Trop tard!... je suis vaincu!... voici l'éternité!...

(Il tombe.)

Mai 1866.

POUR LES PAUVRES

—

SUR LE PROJET D'UN CONCERT

—

DÉDIÉ A Mme B***

Harmonie ! Harmonie ! O toi, divin langage !
Présent tombé du ciel sur ce triste rivage...
Viens réveiller enfin l'écho silencieux,
Chanteurs, que vos accents s'élèvent jusqu'aux cieux !

L'archet vibre déjà sur la corde sonore...
Le pauvre vous attend, il souffre, il vous implore !...
Chantez ! Chantez, madame, en berçant nos douleurs
Votre voix peut ce soir essuyer bien des pleurs !....
Ah ! ne redoutez pas l'ignorante censure,
Pour craindre l'envieux votre cause est trop pure...
Viendrait-il, comme vous, en nous tendant la main,
Mendier pour son frère une aumône et du pain ?...

Non, son cœur est trop vil, son âme trop étroite,
Et son esprit jamais ne prend la route droite.
Dédaignez son encens, il vous mordrait plus tard...
Chantez pour l'orphelin!... Chantez pour le vieillard!
Que votre voix bientôt couvre la plainte amère
De cet enfant qui pleure en appelant sa mère!...
Dans ce triste réduit, le sanglot déchirant
De la mère qui voit expirer son enfant!...
O vous dont nous aimons l'organe sympathique,
Redites-nous encor ce chant mélancolique,
Qui va jusqu'à notre âme et qui nous fait rêver...
Faites-nous tour à tour et sourire et pleurer!...
Après *Lucy*, *Zampa*, la *Juive* et le *Trouvère*,
Ces éternels succès des maîtres qu'on révère,
Dites-nous la chanson où le rire joyeux
Eclate en gai refrain et vient sécher nos yeux! ..
Afin qu'à la pitié notre âme s'abandonne
Donnez de votre voix les perles pour aumône!...
Donner, c'est rendre à Dieu ce qu'il nous a prêté,
Oh! bienheureux celui, plus richement doté,
Qui peut donner beaucoup; sa part sera plus grande,

S'il est vrai que le ciel en bienfaits nous le rende...
Le juge souverain sera plus indulgent,
S'il nous voit ici-bas secourir l'indigent...
Riches ! ma faible voix vient vous dire : courage!...
Je n'ai pas, comme vous de *trésors* en partage,
Je ne puis rien donner que mon humble savoir,
Je m'adresse à vos cœurs: voilà tout mon pouvoir...

Chantez! Chantez encor... phalange harmonieuse!
Sonnez comme un appel la fanfare joyeuse;
Chantez l'hymne de gloire et de FRATERNITÉ!...
Unissez vos efforts : c'est pour la CHARITÉ!...

Juillet 1866.



LES PAPILLONS BLEUS

—

Enfants ! Vous qui courez dans la verte prairie,
Ah ! Gardez bien vos cœurs de toute rêverie...
Les rêves, voyez-vous, sont des papillons bleus...
Enfants ! n'y croyez pas et vous serez heureux !

⁂

Lise était une enfant, comme vous, blonde et rose,
Ignorant sa beauté par-dessus toute chose ;
Rien n'égalait l'azur de ses grands yeux rêveurs,
Sa bouche avait l'éclat de vos plus vives fleurs.

⁂

Sur ses traits enfantins son âme radieuse
Se laissait entrevoir tantôt triste et joyeuse,
Ame d'ange ou de femme, ô mystère si grand !
Tu t'éveillais alors sous le front de l'enfant !...

Parfois elle fuyait loin des arceaux du cloître,
Laissant vêpres tinter et la brise s'accroître,
Jusqu'au banc solitaire elle courait encor,
Puis écoutait longtemps chanter ses rêves d'or !...

*
* *

D'un pays enchanteur elle suivait la rive...
Tout souriait alors à son âme naïve ;
L'horizon se parait de riantes couleurs...
Et c'était pour l'enfant de longs jours sans douleurs !

*
* *

Heureux âge où l'on vit de sa folle chimère ! ..
Quand votre heure a sonné, déception amère,
De nos cœurs abusés par des songes si beaux,
Hélas ! Vous emportez toujours quelques lambeaux !...

*
* *

Lise était orpheline et la blonde rêveuse
N'eut pas, pour la guider, cette main généreuse
Qui pour nous se déchire aux ronces du chemin !...
Cette voix qui nous dit : Prends garde au lendemain !...

Le malheur fut son maître et bientôt la souffrance
De son âme emporta la plus douce croyance!
Beaux rêves de bonheur!... Espoir en l'avenir!...
Hélas! Vous avez fui pour ne plus revenir!...

*
* *

Vous ne la verrez plus, sous la sombre feuillée,
Venir, comme autrefois, rêver toute éveillée...
Mais une larme vient souvent mouiller vos fronts
Quand sa voix vous répète, ô mes beaux anges blonds :

*
* *

Enfants! Vous qui courez dans la verte prairie,
Ah! Gardez bien vos cœurs de toute rêverie...
Les rêves, voyez-vous, sont des papillons bleus,
Enfants, n'y croyez pas et vous serez heureux!...

Août 1866.

HYMNE A LA PAIX

CHŒUR

Salut! Salut! Déesse magnanime!
Règne longtemps sur les peuples domptés...
Et désormais les fléaux, la famine,
Ne viendront plus menacer nos cités...
Enfants des arts, chantons! c'est notre mère
Vive la paix!... Saluons sa bannière!...

*
* *

Vaillants guerriers aux noms couverts de gloire!
Reposez-vous, il en est temps enfin...
Guidés par vous, notre cri de victoire
A retenti dans tout le genre humain...
Brave soldat, près de ta bonne mère,
Reviens, reviens consoler ses vieux jours!...

La paix te rend ton foyer, ta chaumière,
Et l'humble nid de tes chères amours!...
Laisse à nos champs la semence fragile
Qui nous promet abondante moisson.

∴

Et que, bientôt, sur la terre fertile,
Dans chaque verre éclose une chanson!...
Ton nom rassemble, au sein de notre France,
Des nations les trésors infinis...
Puissions-nous voir, dans un banquet immense,
Fraterniser les peuples réunis!..

∴

Salut! Salut!... Déesse magnanime!
Règne longtemps sur les peuples domptés ..
Et désormais, les fléaux, la famine
Ne viendront plus menacer nos cités...
Enfants des arts, chantons! c'est notre mère,
Vive la paix!... Saluons sa bannière!...

Juin 1867.

LA FLEURETTE DU PRISONNIER

(Imité de Goëthe)

Loin de ce donjon solitaire,
Où, captif, je souffre et j'attends,
Il est une fleurette chère
Bravant le souffle des autans...
Ah! sur les rochers, dans la plaine,
Mes regards la cherchent toujours...
Parfum béni! Viens, douce haleine!
Viens me parler de mes amours!

∴

J'entends, dit la rose fleurie,
Tes plaintes grandir chaque soir...
Ne suis-je pas la fleur chérie
Qu'appelle ton cœur sans espoir?...

Regarde, ma beauté rayonne,
Mon éclat fait des envieux...
A tes pieds je mets ma couronne,
Qui saurait te consoler mieux?...

⁂

Pour les heureux, rose vermeille,
Garde tes attraits séducteurs...
O fleur de beauté sans pareille!
Pour d'autres garde tes senteurs!...

⁂

La violette parfumée,
L'œillet, puis le lys tour à tour,
Vinrent, comme une hymne embaumée,
Dire au proscrit leur chant d'amour...

⁂

Mais du haut de la forteresse,
Une voix où tremblaient des pleurs,
Dit à la brise enchanteresse :
Ah! Pourquoi troubler mes douleurs?...

La fleurette que je préfère,
Que mes vœux appellent toujours...
Croît aux bords du lac solitaire
Où je voudrais passer mes jours !...
Au sein d'une femme adorée
Je la vois dans mes rêves d'or !...
D'espérance l'âme enivrée
De tous mes maux je doute encor !...

Janvier 1869.

LE CHANT DU CYGNE

Voici mon dernier jour!... laissez-moi lui sourire...
Le front haut devant tous j'ai subi mon martyre!...
Et, quand vers le Seigneur, mon âme volera,
En remontant aux cieux ma lyre chantera!...

*
* *

Sans me comprendre, hélas!... il a fui, disait-elle,
Emportant avec lui les lambeaux de mon cœur!...
Pourtant son souvenir en mon âme fidèle,
Après tant de combats règne toujours vainqueur!...

*
* *

Son regard éclaira mes rêves de jeunesse,
Il ouvrit devant moi des horizons fleuris!...
Ah! du bonheur enfin c'était une promesse,
L'avenir me montrait des trésors infinis!...

Oh! pourquoi n'ai-je pu vers toi, chère patrie!
L'entraîner, quelque jour, sous les lauriers en fleurs!...
Enivré des parfums de ta rive fleurie,
Sous ses baisers brûlants, il eut séché mes pleurs!...
Mais, hélas! doux pays! où mon âme inquiète
Place une mère en deuil pleurant sur mon berceau...
Loin de ton sol chéri, que toujours je regrette...
L'orage m'a jeté comme un frêle arbrisseau!...

*
* *

Parfois j'aurais voulu, sautillant d'arbre en arbre,
Comme l'oiseau léger voler jusqu'au vallon
Où dort cette demeure aux portiques de marbre,
Qu'habitent les esprits... où pleure l'aquilon...

*
* *

Ecoute, Dieu puissant! mon ardente prière,
Si jamais il revoit le berceau de mes jeux,
Laisse mon âme errer dans la brise légère
Qui, sous les orangers, baisera ses cheveux!...

Dieu bon! c'est trop souffrir!... fais que mon cœur se brise!...
Je sens qu'un tel amour n'y peut plus contenir...
Et puis fais qu'à l'enfant si follement éprise
Il accorde une larme... un tendre souvenir!...

*
* *

Ainsi chantait Mignon, l'enfant vierge et poète ;
L'étoile au front des cieux s'éteignait lentement...
A dormir pour toujours, la colombe était prête...
Sa voix, comme un soupir, répétait doucement :

*
* *

Voici mon dernier jour! laissez-moi lui sourire...
Le front haut devant tous j'ai subi mon martyre...
Et quand vers le Seigneur mon âme volera,
Comme un cygne blessé ma lyre chantera!...

Février 1869.



LA COLOMBE ET L'ENFANT

A quoi bon la ramée où ne sont plus les ailes?
Qui donc attendons-nous?.... ils ne reviendront pas?...

V. Hugo.

Mère, près d'un tombeau, cette femme qui pleure,
Qu'on la trouve le soir, le matin, à toute heure,
Toujours une colombe accompagne ses pas,
Et parfois on l'entend qui lui parle tout bas...
L'oiseau semble répondre et jamais ne s'envole,
Pauvre femme! est-ce vrai, mère, on dit qu'elle est folle?...
— Folle!... ah! plut au ciel, qui t'entend et nous voit!...
Car la raison devient un lourd fardeau parfois...
Ecoute bien, enfant, puis après quoi que fasse,
Ou que dise le monde, au vrai malheur qui passe,
Ah! n'insulte jamais par un rire moqueur...
Laisse les sots montrer le vide de leur cœur!...

Oh! cette fois surtout, leur rire est un blasphême...
N'ont-ils pas une mère, une sœur qui les aime?
Cette femme était mère, et n'avait qu'une enfant...
Un ange aux doux regards, au sourire charmant...
Ah! que de fois le soir cette verte colline
A redit les éclats de sa voix enfantine!...
Je crois la voir encor parmi les blés jaunis,
Courant du papillon aux bluets ses amis...
Saluant de la voix l'hirondelle qui passe,
Butinant les sillons, puis, soudain toute lasse
De ces jeux trop bruyants, elle venait s'asseoir
Sur ce tertre où jadis s'asseyait chaque soir
Une femme au front pur, rayonnant de jeunesse,
Qui suivait, les regards pleins d'une douce ivresse,
Dans ce calme si grand, sous le ciel radieux,
De l'enfant dans les blés chaque bond gracieux...

. . . .

L'horizon se teignant d'une pourpre azurée,
Du glaneur la chanson lointaine et mesurée,
La cloche du troupeau qui descend lentement,
A l'Angélus du soir, mêlant son tintement...

Au retour de l'oiseau les cris de la couvée,
Fêtant le grain de mil, la goutte d'eau trouvée...
De l'active cité, les grondements lointains,
Et tous ces bruits divers, indécis, incertains,
Qui viennent des coteaux, ou montent des vallées,
Comme d'un luth divin, les notes envolées...
Concerts harmonieux, échos chers aux penseurs...
Rouges feux du couchant aux étranges lueurs,
O poëme sans fin que chaque jour répète...
Cette femme était mère avant d'être poète,
Et, souvent à ses yeux tes splendides beautés
Se voilaient à l'éclat des radieuses clartés,
Dont le ciel emplissait son âme maternelle...
— Sa contemplation, muette, solennelle,
Toujours au même point la faisait revenir,
Et son regard semblait, déchirant l'avenir,
Dans un songe divin, fait d'amour, de tendresse,
Rêver pour son enfant de longs jours pleins d'ivresse...
— Lucy, cher ange blond, dont le babil charmait,
Devenait jeune fille et chacun admirait
Sa grâce, son esprit, sa beauté souveraine...

Au bal étincelant on la saluait reine,
Tandis que rougissante elle baissait les yeux,
Opposant sa candeur aux regards envieux
Qu'excitaient tour à tour et sa parure blanche
Et l'enivrant parfum de la rose qui penche
Parmi ses tresses blondes un calice ambaumé,
Moins pur que son regard inquiet et charmé,
Dont l'éclat semblait dire en sa pudique flamme,
Les rêves de l'enfant, les pensées de la femme!...

. . . .

Pour l'effacer bientôt, pourquoi Dieu tout-puissant,
Nous laisser entrevoir ce rêve éblouissant?...
Espoir en l'avenir!... sublime orgueil de mère!
Le temps vous brise hélas! comme toute chimère...
Sa faulx semble vouloir en notre pauvre cœur
Ne rien laisser debout, amour! espoir! bonheur?
Sous ses coups répétés, il faut que tout succombe...
Au seuil du paradis, il nous montre la tombe!...
O puissance fatale!... O temps, suspends ton cours!...
Quelle main donc-te fit pour nous frapper toujours?...

. . . .

Un soir... un soir, hélas! bluets et pâquerettes
Semblèrent tristement fermer leur colerettes...
Le zéphir en passant sur leurs fronts inclinés
Leur murmurait en vain ses chants accoutumés,
Un long voile de deuil planait sur toute chose...
Plus de rires joyeux, de lutin blanc et rose...
Et l'on eût dit parfois des sanglots et des pleurs
Eveillant seuls l'écho de la colline en fleurs!...

. . . .

— Une enfant reposait sur sa blanche couchette,
Tandis, qu'à deux genoux, une mère inquiète,
En priant, attendait, le regard anxieux,
La fin de ce sommeil agité, fiévreux...
Après ses jeux, Lucie avait pris froid la veille,
Et ce monstre hideux qui jamais ne sommeille,
La fièvre à l'œil hagard, au souffle entrecoupé.
Marquait déjà ce front de son doigt décharné...
Après l'accablement, vint le brûlant délire,
Et, pendant huit longs jours que dura ce martyre,
Cettte mère fut là, volant au moindre mot,
Parfois lui souriant au milieu d'un sanglot. .

La veillant nuit et jour, oubliant sa souffrance,
Offrant tout pour sauver cette chère existence...
Tantôt doutant du ciel, et tantôt espérant!...
O Dieu! tu repoussas son vœu le plus ardent...
Une palme de moins à ta gloire immortelle
N'eût point terni ton front, ô Vierge toujours belle!...
Et longtemps ici-bas, sous tes blanches couleurs,
L'enfant eut en ton nom calmé bien des douleurs...
Pour un astre de plus à la voûte étoilée,
Fallait-il mettre un nom sur ce blanc mausolée?
. . . .
Une nuit, une crise enleva tout espoir...
Pourtant, Lucy, plus calme, avait voulu revoir
Ses joujoux, ses oiseaux, et ses fleurs préférées...
Mais bientôt, délaissant ménages et poupées,
Elle pencha son front vers l'oiseau familier
Qui chaque jour venait près de son oreiller
Implorer, par son chant, une tendre caresse,
Un sourire, un baiser de sa jeune maîtresse...
De son bras replié, l'enfant lui fit un nid,
Et dans sa prison rose, heureux, il s'endormit...
. . . .

Ah! s'ils s'étaient trompés? disait la pauvre mère,
Si le ciel plus clément écoutait ma prière?...
Lucy, mon seul trésor, Lucy ne peut mourir!...
Elle ignore le mal, fais-moi plutôt souffrir!...
Tu ne veux pas, Seigneur, que ma voix te blasphème!...
Que t'a fait cette enfant! .. Vois, c'est mon bien suprême!...
Si j'ai péché, mon Dieu! frappe!... Je me repens!...
Frappe!... dans ta colère épargne l'innocent .
Mais voir s'éteindre ainsi, sans jamais une plainte,
Un être qu'on adore, et dont la douce étreinte,
Devinant vos douleurs, semble dire tout bas :
« Je puis t'aimer encor... mère, ne pleure pas!... »
Se dire à chaque instant : Cette main que je presse
M'a peut-être donné sa dernière caresse!...
C'est un déchirement à nul autre pareil! ..
D'un rêve inachevé l'effroyable réveil! ..
. . . .
Longtemps elle épancha ses cruelles alarmes,
Comprimant ses sanglots, et retenant ses larmes. .
De crainte d'éveiller le groupe gracieux .
Mais la colombe seule, hélas! rouvrit les yeux!...
. . . .

Depuis, de désespoir, de douleur affolée,
La pauvre femme croit que l'âme désolée
De l'enfant qu'elle aimait, du ramier prend la voix,
Pour venir murmurer ces refrains d'autrefois,
Et ces mots ingénus, au rythme doux et tendre,
Qui font rire ou pleurer,.. et que rien ne peut rendre ..
Mais qui vont à nos cœurs pour y vibrer longtemps!...

. . . .

. . . .

— Après un long silence, ô mère! dit l'enfant,
Comme l'ange qui dort là-bas sous cette tombe,
Oh! je voudrais avoir une blanche colombe!...

. . . .

Septembre 1869.

LAISSEZ-LES S'ENVOLER

Oh! laissez-les ainsi, bras nus, cheveux au vent...
Sous le ciel radieux saluer le printemps...
Aux champs déjà s'éveille une chanson joyeuse,
Mai rayonne partout. Notre bande rieuse
A senti ce matin la brise l'affoler,
Vers les coteaux en fleurs laissez-les s'envoler!...

*
* *

Voyez ces deux amours qu'une fillette rose
Entraîne par la main, il faudrait peu de chose
Pour les faire glisser, leurs pieds sont si petits
Qu'en vos deux mains, je crois, ils tiendraient réunis!...
Ils vont comme le vent!... Les voilà tout en nage...
Prenez garde, imprudents, là-bas, c'est le rivage!...
C'est la vague perfide, aux étincelles d'or,
Qui s'avance vers vous, s'en va, revient encor!...

Qu'importe, ils vont toujours, et leur course rapide
Trace à peine un sillon dans l'herbe tout humide.
Pourtant ne craignez rien : par les petits souvent
Dieu garde du danger le faible, l'innocent...
Tenez, les voyez-vous, incertains sur la rive?...
On dirait qu'ils ont peur... vers eux qui donc arrive?
Puis, bravement : « Avançons, dit la sœur,...
C'est notre ami Pluton... c'est le chien du passeur... »

∴

Rassurés désormais et d'une ardeur nouvelle
Nos lutins ont repris à courir de plus belle,
Jetant par intervalle un de ces cris joyeux
Que redit la mouette en rasant les flots bleus...
Que leur fait maintenant le reflux qui s'écoule,
Avec le vieux Pluton chacun lutte, se roule,
Sur son dos complaisant chacun monte à son tour
Et prend sans y songer le chemin du retour...

∴

Oh! laissez-les ainsi, bras nus, cheveux aux vents,
Sous le ciel radieux saluer le printemps...

Aux champs déjà s'éveille une chanson joyeuse;
Mai rayonne partout. Notre bande rieuse
A senti ce matin la brise l'affoler...
Vers les coteaux en fleurs laissez-les s'envoler!...

Octobre 1869.


Digitized by Google

UNE MÈRE !...

—

Vous ne méritez pas ce nom, douce caresse,
Si jamais votre sein ne tressaillit d'ivresse
Sous l'avide baiser de ce cher innocent
Dont vous sentiez la lèvre attirer votre sang...
Si la nuit, ne fermant qu'à demi vos paupières,
Vous n'avez, épiant ses souffrances premières,
Veillé, prié, souffert, remerciant le ciel
D'avoir formé pour lui ce blanc ruisseau de miel,
Ce beaume souverain qui le calme et l'enivre
Et que Dieu mit en vous pour qu'il en puisse vivre...
Pour que le même sang qui vous nourrit jadis
Vous rende fière, un jour, dans l'homme, votre fils!...

Si, plus tard, vous n'avez attendu palpitante
Le doux rayonnement que son sourire enfante...
Si vous n'étiez pas là quand, de sa faible voix,
Votre enfant épelait, pour la première fois,
Ce nom saint et béni, le sacre de la femme,
Ce nom qui restera le dernier dans son âme!...
Si, les deux bras tendus, vers vous il ne vint pas
Lorsqu'il voulut tout seul former ses premiers pas!...
Tandis que, de frayeur, suspendant votre haleine,
Pour le moindre fêtu qu'en sa marche incertaine
Son pied mal assuré ne savait éviter,
Tout votre être soudain se sentait palpiter!...

*
* *

Si, le soir, réchauffant, au feu de la veillée,
Ses pieds nus, pour former sa mémoire éveillée,
Vous n'avez dit cent fois ces contes enfantins
Qui font briller si fort ses beaux regards mutins!...
Ou chanté lentement, tout près de sa couchette,
Ces refrains que, bien bas, en dormant, il répète...

Ou bien encor compris ces naïves frayeurs
Quand le pauvret, la nuit, s'éveillait tout en pleurs,
Rêvant que l'ogre noir prend son polichinelle...
Ou qu'il voit retomber quelque soldat rebelle...
Gros chagrin qui s'endort sous un baiser bien doux,
Et que nul ne saurait apaiser mieux que vous...

*
* *

Si, pendant de longs jours et des nuits d'insomnie,
Oubliant la fatigue et tremblant pour sa vie,
Chacun ne vous vit pas, ô vous l'ange gardien,
De cet ange ici-bas, disputer votre bien...
Vous offrant, pour sauver cette frêle existence
Qui compromit la vôtre, au jour de la souffrance...
Puis enfin, rassurée, entrer dans le saint lieu,
Et dire au Tout-Puissant : « Merci! merci, mon Dieu!...
Et Vous, Vierge clémente!... ô Vous qui fûtes mère!
D'avoir pris en pitié cette douleur amère...
Voir souffrir ce qu'on aime est un calvaire aussi!...
Mon enfant est sauvé!... Sainte Vierge, merci!...

Si, pour vous, loin du bruit de ces foules joyeuses,
Le temps ne ramena ces heures précieuses,
Où tantôt écolier, ou grave professeur,
Du futur Cicéron, vous deveniez la sœur...
Aplanissant pour lui les leçons trop ardues,
Séchant sous vos baisers les larmes répandues!...
Lui faisant, en un mot, trouver plus savoureux
Les fruits toujours amers de cet arbre épineux
Que jadis nous avons arrosé de nos larmes!...
Si votre cœur fut sourd à toutes ces alarmes,
Si de tous ces bonheurs vous fîtes l'abandon...
Vous êtes mère, hélas!... mais ce n'est que de nom!...

Janvier 1870.

AIMER!...

—

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années!
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées
Me croyant satisfait...
Hélas! Pour revenir m'apparaître si belles
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

(V. Hugo.)

L'amour!... Quels chants divins ce seul mot fit éclore!...
Vous les avez relus, puis répétés cent fois...
L'amour!... Vous soupirez, vous dites : Autrefois!...
Et tous vos souvenirs semblent revivre encore,
Evoqués par ce mot, à vos lèvres si doux!...
Vous songez à cette heure où l'âme s'illumine,
Et qu'emporta trop tôt la balance divine...
Heure qui jamais plus ne sonnera pour vous!...

Vous songez au rayon des sphères infinies
Qui de ses yeux, un jour est passé dans vos yeux!...
A ce regard qui vint vous entr'ouvrir les cieux...
Et porta jusqu'à Dieu vos âmes réunies!...
Puis au bouquet fané que vous baisiez le soir...
A tous ces riens si chers au temps de la démence,
Dont vous perdez bientôt jusqu'à la souvenance,
Mais qui vous ont parfois sauvé du désespoir!...

* *
*

Vous revoyez la place où la blonde rêveuse,
Lasse de butiner par les sentiers fleuris,
Ne gardant qu'une fleur entre ses doigts chéris,
Venait un jour s'asseoir, l'effeuillant, curieuse,
Puis rejetait bien loin cet oracle d'amour
Qui disait : « Ne crois pas à ses douces paroles... »
Mais l'amour est plus fort que les blanches corolles,
Et vous disiez : « A toi jusqu'à mon dernier jour!... »

* *
*

Pourtant, lassés bientôt, déceptions cruelles!...
Dans une heure d'ennui, de long désœuvrement,

Sceptiques, vous riez des larmes de l'amant,
Et dites : « A quoi bon ces amours éternelles?... »
Mais, devant vos serments, votre crédulité,
D'autres enfin riront... le passé, doux mirage,
Viendra vous dire alors : « C'était là le rivage!...
Et le calme divin de la réalité!... »

∴

C'était, pendant l'orage, une demeure amie.
L'amour c'est aujourd'hui!... L'amitié c'est demain!...
Soit fortune ou revers, c'était dans votre main,
Cette main d'une sœur qui doucement s'oublie...
Que nous ne voyons pas, qui semble toujours là
Pour conjurer de loin jusqu'aux moindres alarmes...
C'était, aux jours de deuil, cette voix dans les larmes
Qui vient, quand tout a fui, vous dire : « Me voilà!... »

∴

Un tel amour jadis vous parût monotone
Et vous dîtes alors : « Faut-il donc, pour aimer,

En désirs énervants toujours se consumer?... »
Ainsi, le vrai bonheur, pour l'ombre s'abandonne...
De l'inconnu, toujours nos cœurs se sont épris...
Vous quittez le réel pour de folles chimères,
Et ne trouvez jamais que des joies éphémères,
Car vous ne savez pas n'être *que nos amis!*

Juin 1872.

MA POÉSIE

SONNET

. . . . Toute ma poésie
C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie.
(V. Hugo.)

O mes lutins chéris! Si parfois ma voix gronde,
Si mes regards, pour vous deviennent menaçants,
Ah! vous ne savez pas, vous, chers oubli du monde,
Tout ce que vous troublez par vos jeux innocents!...

**
*

Vous ne pouvez savoir quand la pensée abonde
Et voudrait éclater en purs rayonnements,
Que je suis le plongeur, en cette mer profonde
Où le poëte voit perles et diamants!...

J'ai tort de vous gronder... Enfants, jouez encore,
Que vous fait le couchant? Pour vous brille l'aurore...
A moi les sombres nuits, à vous les jours heureux...

*
* *

Jouez... Je reprendrai cette harpe sonore,
Où tant de fois, déjà, vous avez fait éclore
Des accents inspirés... des éclairs lumineux!...

Janvier 1870.

LES PETITS SOULIERS BLEUS

—

Vous jadis si bruyants, aujourd'hui froids et mornes...
Et vides à jamais... ô désespoir sans bornes!
De vos hôtes joyeux!
Ah! Je n'ai plus que vous en ma douleur cruelle...
Car mon enfant n'est plus... Et vous me parlez d'elle...
Chers petits souliers bleus!...

*
* *

Oh! que de fois, le soir, en sa blanche couchette,
Le doux ange envolé qu'à jamais je regrette,
Avant de s'endormir,
Vous pressa sur son cœur, joignant ses deux mains roses,
Et vous parlant tout bas des fleurs fraîches écloses
Qu'elle aimait à cueillir...

Chaque matin, surtout, quels moments à décrire!...
Quels jeux toujours nouveaux... Quels bons éclats de rire!
Chers petits pieds mutins!
Que d'efforts il fallait pour vous armer en guerre...
Comme vous saviez fuir votre prison, naguère,
Et glisser de mes mains...

*
* *

Ce qu'il fallait alors de savantes promesses...
De regards tous remplis des plus douces caresses,
Nul ne peut le savoir...
Et pourtant, ce n'était rien que mutinerie;
Bientôt elle disait : « Pardon! Maman chérie!... »
Il me semble la voir...

*
* *

Elle y mettait vraiment trop de grâce ingénue...
Venant à petits pas... l'épaule demi-nue...
Le regard attristé...
Tandis que, sous ses pleurs, le plus divin sourire

Mieux que tous les discours savait si bien me dire :
« Ton cœur m'a pardonné... »

* *
*

Je l'embrassais alors,... eh! qui n'eut fait de même?
Sautant sur mes genoux, elle disait : « Je t'aime!
Mais je t'aime tout plein!... »
Au milieu des baisers, s'achevait la toilette...
Et l'on ny songeait plus, car la paix était faite
Pour jusqu'au lendemain...

*
* *

Pourtant, il m'en souvient, un soir, sur la colline,
Sous son pied se trouva la pointe d'une épine...
Je crois qu'à cet instant
C'est vous que j'accusais... j'étais fort en colère...
Je vous jetais bien loin... Sa blessure légère
Déjà m'effrayait tant!

*
* *

Loin de nos verts sentiers, parmi les anges roses,
Ses pieds ne foulent plus maintenant que des roses...

Le ciel ne voulut pas
Lui montrer quelque jour ses colères divines...
Et lui garda les fleurs... Nous laissant les épines
Et les pleurs ici-bas!...

*
* *

Vous jadis si bruyants, aujourd'hui froids et mornes...
Et vides à jamais, ô désespoir sans bornes!...
De vos hôtes joyeux...
Soyez les confidents de ma douleur cruelle
Car mon enfant n'est plus... et vous me parlez d'elle...
Chers petits souliers bleus!...

Juin 1870.

LE DOUTE

C'est l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure...

(V. Hugo.)

O torture sans nom!... Supplice sans égal!...
Ne croire en toute chose, ici-bas, que le mal...
A l'amour, au bonheur, quand le ciel vous convie,
Détourner se regards... et, maudissant la vie,
S'écrier : Tout au fond de vos bonheurs humains,
Je ne vois que dégoûts... beaux jours sans lendemain!...
. . . .
Se dire : Ces regards qui ne sont que caresse...
Cette main qui se tend, qui vous cherche et vous presse,
Ces lèvres qui n'ont plus que ce cantique : aimer!..,
Peut-être que demain, lasses de murmurer

Nuit et jour, pour vous seule, un refrain qu'on oublie
Dès que du sens bestial la soif est assouvie,
Elles iront, cherchant déjà de nouveaux dieux,
Prêter d'autres serments... profaner d'autres cieux!...

. . . .

Puis, quand le corps, vaincu, vers l'amour s'abandonne,
Contenir à deux mains son âme qui bouillonne,
Et, sous un pacte impur, voudrait se révolter...
Cet horrible tourment n'a qu'un nom : c'est douter!...

. . . .

Oui, douter!... c'est-à-dire en la reconnaissance,
En l'amitié, l'amour, perdre toute croyance...
Et nier à jamais l'espoir en l'avenir!...

. . . .

Ah! pour douter ainsi, tout ce qu'il faut souffrir...
Ce qu'il faut voir crouler de chimères aimées...
De désirs incompris, de croyances sacrées...
Vous ne le saurez pas, si, d'abord confiants,
Vos cœurs ne sont venus jeter à tous les vents
Les élans généreux d'une franche nature...
Si, trompés chaque jour, votre foi vive et pure

Ne laissa ses lambeaux aux ronces du chemin...

. . . .

Si le bonheur, pour vous, garda son lendemain,
Si vous croyez encore au monde, à ses caresses,
Si la gloire a tenu ses menteuses promesses...
Si Dieu ne brisa pas vos plus saintes amours...
Si les êtres aimés sont près de vous toujours...
Si jamais un remords ne vint troubler vos sommes,
Vous ne pouvez douter ni de Dieu, ni des hommes !...

Juin 1870.



L'OUBLI

—

> La foudre, maintenant, peut tomber sur ma tête,
> Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché. . .
> Comme le matelot brisé par la tempête
> Je m'y tiens attaché.
>
> (A. de MUSSET.)

Avec ce froid linceuil, qu'ici-bas chacun traîne,
Et qu'on nomme le doute, il reste à l'âme humaine
Deux chemins à choisir pour arriver au port :
Les uns disent l'oubli... d'autres disent la mort...
L'un et l'autre pourtant nous mènent vers la tombe...
L'un est ce qui finit, mais l'autre est ce qui tombe !...
. . . .
O mort, tu nous conduis à ce terme fatal,
Que ne font dévier ni le bien, ni le mal,
Puisque tout doit finir, et la terre et les mondes,
Et tout ce que Dieu mit dans les grottes profondes

Des vastes océans... Puisque c'est un tribut
Que nous devons payer sans en chercher le but...
Pourquoi devancer l'heure? Hélas! sur cette route,
Chaque pas est compté, sans que nul ne s'en doute...
. . . .
Trahis ou mécontents, pour beaucoup d'entre nous
L'oubli semble un chemin plus facile et plus doux...
Mais, pour ceux dont le cœur a plus longue mémoire,
Qui, pour cesser d'aimer n'ont point cessé de croire...
Dont l'âme saigne encor de ses chagrins passés...
Ou garde les splendeurs des rayons effacés...
L'oubli n'est qu'un vain mot... car ces âmes d'élite,
N'aimant pas à demi, se donnent sans limite !...
Leur amour n'étant pas le rêve d'un moment,
Ceux-là savent mourir de leur déchirement...
Laissant aux cœurs étroits la noire ingratitude...
Tel le chêne en tombant garde son attitude,
Sous l'orage il se brise et ne peut se plier.
. . . .
Dieu fit pour les petits la science d'oublier...

Juillet 1870.

POUR LES BLESSÉS

—

SONNET

Donnez afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles,
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleur, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!...

V. Hugo.
(Les Feuilles d'Automne.)

Voulant mettre une offrande en vos mains, le poète
Dans ses plus purs trésors s'empresse de choisir...
Des rimes!... c'est bien peu pour donner à la quête...
C'est le denier qu'au pauvre un pauvre vient offrir!...

Les cinq pièces qui suivent furent réunies, sous l'épigraphe ci-dessus, en une brochure qui fut vendue au profit des blessés.

(Note de l'auteur.)

Que lui fait qu'à blâmer la critique s'apprête...
D'une injuste censure il ne saurait souffrir...
Oh ! vous qui savez mieux, donnez à sa requête ;
Son but est *Charité!*... nul ne peut le flétrir...

∴

Vous jugerez après... donnez, car le temps presse...
Entendez-vous ces cris?... c'est la France en détresse !...
C'est le suprême appel de nos chers défenseurs ! ..

∴

Ah ! qu'importe la main qui devant vous s'abaisse...
O vous à qui le ciel accorda la richesse,
Donnez !... Avec de l'or on tarit tant de pleurs !...

ILS SONT PARTIS!...

—

Le tambour bat, le canon gronde,
Le sac au dos il faut partir!...
Et pas un cœur qui ne réponde :
C'est pour la France!... il faut partir!...

*
* *

A ce cri déjà que de larmes!...
Aux champs surtout que de regrets!...
Après tant de soins, tant d'alarmes,
Ah! que d'espoir fuit à jamais!...
Déjà dans plus d'une demeure,
Près d'un père morne, abattu,

La mère est là qui prie et pleure
Le cher soutien qu'ils ont perdu!...

*
* *

Ils sont partis pleins d'espérance,
Faisant des projets d'avenir...
Pauvres enfants! vers notre France
Puissiez-vous bientôt revenir!...
Ah! puisse un jour l'hymne de gloire
Qu'au départ vous avez chanté,
Comme un signal de la victoire,
Être par vous tous répété!...

*
* *

Bientôt les travaux du village
Vont réclamer vos bras absents...
Mais désormais un dur servage
Sera le prix de vos serments...
Au lieu de cette paix promise,
Tu verras tout ton sang versé!...

Courbe ton front, France soumise!
Toi qui rêvais la Liberté! ..

⁂

Entendez-vous, le canon gronde!
Le tambour bat... Il faut partir!...
Et pas un cœur qui ne réponde :
C'est pour la France!... il faut partir!...

20 Juillet 1870.

DONNEZ !...

Donnez !... donnez encor... pour nos soldats, vos frères...
Ces héros inconnus qui gardent nos frontières...
Donnez pour le blessé... Donnez pour le mourant...
Donnez... il est un Dieu qui toujours nous le rend !...

⁂

Donnez !... la France, en deuil, à cet appel immense
A répondu... chacun veut calmer la souffrance
De ces nobles martyrs, nos vaillants défenseurs...
Qui tombent nous léguant leurs mères ou leurs sœurs !...
Chacun, le pauvre même, apporte son offrande...
Oui, le peuple, malgré sa misère plus grande,
N'écoutant de son cœur que l'élan généreux,
Dit : Ce sont nos enfants !... prenez, tout est pour eux !...

Prenez, dit le vieillard, il me faut peu pour vivre...
De la veuve l'anneau, de l'écolier le livre,
De l'artisan le gain avec peine amassé,
S'en vont grossir le don qu'un plus riche a versé...

*
* *

Mais vous, nobles seigneurs! vous surtout, nobles dames,
Qui savez exciter la pitié dans nos âmes,
Est-ce donc faire assez que nous tendre vos mains?...
Dans quel but cachez-vous tous ces riches écrins?...
Pour qui ces diamants, ces ruineuses parures?
Songeriez-vous, plaçant des fleurs à vos ceintures,
A reprendre, à côté de nos foyers en deuil,
Quand chaque femme, hélas! pleure sur un cercueil...
La danse au vol lascif, et l'intrigue amoureuse!...
Croyez-vous à ce point notre France oublieuse?...
Le peuple, sans compter, donne sa foi, son or...
Mais qui donc lui rendra ses enfants, son trésor?...

*
* *

Donnez!... n'attendez pas qu'une mère, affolée,
Ne vienne, interrompant la valse échevelée,

Arracher de vos fronts ce bandeau lumineux,
Qui brave sa douleur et dont l'éclat honteux
Semble insulter déjà ses larmes, sa misère!...
Donnez!... n'attendez pas l'heure de la colère...
Quand l'ouvrier, mourant et de froid et de faim,
Viendra dire : « Avec nous il faut compter enfin!...
« Ces laquais cousus d'or, ces bijoux, tout ce faste,
« Qui donc vous le paya? » Donnez! .. du jour néfaste
Les premières lueurs ont blanchi l'horizon...
Charité fait parfois oublier *Trahison.*

*
* *

Donnez! donnez encor... pour nos soldats vos frères...
Ces héros inconnus qui gardent nos frontières!...
Donnez pour le blessé, donnez pour le mourant...
Donnez!... il est un Dieu qui toujours nous le rend!...

Juillet 1870.

LA GUERRE AU XIXe SIÈCLE

—

O vous, nobles guerriers! mânes de nos aïeux!. .
Ne vous éveillez pas, ne rouvrez pas les yeux!...
O Vercingétorix!... Roland!... âmes vaillantes
Laissez le temps rouiller vos armures pesantes...
Car, devant l'ennemi, votre front rougirait. .
Oui, Rolland, dans tes mains, la honte briserait
Ce glaive si fameux, cette lame invincible,
Si tu voyais tes fils, tantôt vivante cible,
S'agiter impuissants... ou, tantôt en vainqueurs,
Essayer à leur tour nos engins destructeurs,

∴

Quel plus doux passe-temps pour des princes débiles? ..
Et comme ils seront fiers de leurs gloires faciles...

Voyez : là-bas s'avance un bataillon serré...
Un signe seulement et le voilà fauché...
Pour un pareil exploit, il faut peu de vaillance...
Il me souvient qu'ainsi j'aimais dans mon enfance,
A renverser d'un souffle un fort beau régiment
De cartes, qu'aussitôt je relevais gaîment...
Car il n'y avait là ni querelles cherchées...
Ni familles en deuil... ni mères éplorées!...
Et le commerce, alors, loin d'être interrompu,
Grévé d'impôts moins lourds, partout était rendu
Plus florissant... Français, vous aviez moins d'entraves...
Ah! pour changer de maître, êtes-vous moins esclaves?...
Quand, pour vous bâillonner, il faut si peu d'effort,
Pourquoi proclamez-vous ce siècle *grand* et *fort?...*
Il fait comme le bœuf... trop longtemps il rumine...
Le savez-vous son nom?... C'est le siècle *machine...*
Quelque jour par lui-même il sera breveté!...

. . . .

Pourquoi chanter déjà vos chants de liberté!
Quand toujours plus nombreux, les geôliers sur la rive
Semblaient dire tout bas : « A leur âme captive,

« Laissons prendre un essor trop longtemps contenu...
« Mais, dans l'ombre, un verrou, c'est bientôt revenu... »

*
* *

— Un enfant prit un jour deux pauvres hirondelles :
« Volez!... leur disait-il, Dieu vous donna des ailes!...
Elles chantaient aussi, mais ne s'envolaient pas...
Car chacune à la patte avait un fil, hélas!...

. . . .

De ce fil vous sentiez enfin la meurtrissure...
Pourquoi donc si longtemps garder votre blessure? ..
Pour le rompre, pourquoi remettre au lendemain?...
Notre salut à tous était dans votre main...
D'un mot vous conserviez un fils à sa famille.
Et l'époux à l'épouse... et le père à la fille...
Vous proposiez des lois, au lieu de les subir,
Où donc aviez-vous pris cette soif d'obéir?...

. . . .

Il fallait mordre au fruit, jetant au loin l'écorce...
De nos preux chevaliers, si vous n'aviez la force,

Si leur glaive trop lourd s'échappait de vos mains,
Peuple, il fallait dicter vos droits aux souverains!..

∴

Oui, selon son pouvoir, chaque siècle a sa tâche...
Mais, ne point s'égorger, ce n'est pas être lâche!...
A défaut d'une épée, aux monarques trop vieux
Donnez donc une plume... un traité glorieux
Valait bien, croyez-moi, tout ce bruit de mitraille,
Fait pour vous étourdir .. car, après la bataille,
En comptant tous vos morts, l'ivresse tombera...
Peuple, il sera trop tard!... ton front se courbera
Tu pleureras enfin ton inerte faiblesse,
Mais il faudra plier sous la main qui t'oppresse...
Sous le poids de ce joug qu'en un pacte onéreux,
Tes fils auront signé de leur sang généreux!

. . . .

Non, non!... des vrais Français l'héroïque courage,
Pauvre France, saura repousser l'esclavage,
Et les maux qui déjà semblent te menacer...
Tu vaincras... et bientôt nous pourrons effacer

Et détruire à jamais cette page maudite !...
Nos enfants, quelque jour, la retrouvant écrite,
Ignorants du passé, nous jetteraient au front
La honte du forfait dont on nous fait l'affront...
« Vous deviez, diraient-ils, nous arracher la vie ..
« Plutôt qu'à l'étranger livrer notre patrie !... »

∴

Allons !.. peuple, debout !... le moment est venu !...
Des anciens jours, enfin, ton cœur s'est souvenu !...
Allons ! .. fils des géants ! l'univers vous regarde. .
Oui, Dieu sera pour vous... car votre droit vous garde !...
Et le ciel ne veut pas que l'innocent trahi,
A la place du traître ici-bas soit puni !...
Français, ne laissez pas souiller votre bannière...
Que l'ennemi recule et morde la poussière...
Allons, nation libre, enfante des guerriers !...
Brise à jamais ta chaîne, et sauve nos foyers !...

Août et Septembre 1870.

LE CHANT DE PARIS

—

Air du *Rhin Allemand.*

—

Elle est à nous la reine des cités...
Aussi longtemps que nos poitrines
Braveront vos coups répétés,
Soldats de meurtre et de rapines!...
Vous ne les aurez pas ses trésors tant vantés!..

*
* *

Elle est à nous la reine des cités...
Dieu pour former son auréole,
Du ciel prodigua les clartés...
Les flots qui baignent sa corolle
Sont autant d'amoureux de ses rares beautés...

Elle est à nous la reine des cités...
Au monde elle offre ses prémices,
Et sacre nos célébrités...
C'est la ville aux molles délices...
Cachant sous des chansons ses élans indomptés!...

*
* *

L'entendez-vous la reine des cités,
D'un traître, montrant la morsure,
S'écrier : « Saintes libertés!...
« Venez venger la flétrissure
« Que nous ont fait subir les tyrans détestés!... »

*
* *

Elle est à nous la reine des cités...
De douleur elle est rugissante!...
Ah! des cris de lions blessés,
Quand l'arène est retentissante,
Tremblez!... tremblez encor ils ne sont pas vengés!...

Prenez-la donc, la reine des cités...
Prussiens, achevez votre ouvrage...
Venez sur ces bords enchantés,
Venez! préparez le carnage!
Nous creusons vos tombeaux dans nos chants dévastés!

*
* *

Va, dors en paix!... ô reine des cités...
Le Dieu qui règne sur la France
Viendra combattre à tes côtés...
Va, reprends tes chants d'espérance!
Tu régneras encor sur les peuples domptés!...

Septembre 1870.

LE TROUPEAU SANS BERGER

—

FABLE

—

Un gras et beau troupeau, las un jour d'obéir,
Sans maître résolut d'aller tenter fortune,
Et voilà nos agneaux, de brouter, de bondir,
Et par monts et par vaux, couchant au clair de lune;
Les loups, le froid, la peur, nul n'y voulait songer;
Loin du fouet du tyran qu'importait le danger?
Avant tout il fallait cette liberté chère,
Qu'au bout du vert pacage on vit le clair ruisseau,
Que jamais un valet ne vint troubler leur somme,

Ou bien les fustiger pour le moindre arbrisseau
Qu'aime à tondre, en passant, la brebis économe,
(Car c'était au printemps), tout était pour le mieux :
— Après le gai Phœbus venait la lune blonde,
Chaque soir on eût dit que c'était fête aux cieux,
Tant de vives clartés se réflétaient sur l'onde.

Ivre de serpolet,
De beaux jours, d'herbe verte
Le troupeau, guilleret,
Chaque jour, vers sa perte,
Courait insouciant...
— Un soir gronda l'orage
Et puis souffla le vent...
Rentrer eût été sage,
Et plus d'un le comprit
Mais garda le silence ;
Il fallait à tout prix
Montrer de la vailllance...

. . . .

— Bientôt, mouillé, crotté,
Notre troupeau sous l'orme,

Rêvait la liberté,
Mais sous une autre forme...

. . . .

Des rangs de nos fuyards, transis, désabusés,
S'élevait par instants la plainte lamentable
D'un agneau réclamant la chaleur de l'étable...
— Des nombreux mécontents les partis divisés,
Ainsi qu'il en arrive en mainte république,
Les uns criaient bien forts contre certains abus,
Puis d'autres regrettant, du règne monarchique,
Cette paix, ces douceurs, biens à jamais perdus...
Par leurs sages raisons ramenaient l'équilibre,
Qu'entraînait de nouveau cet amour d'être libre,
Pauvre *reste d'orgueil*, que jadis l'infini
Laissa dans notre cœur pour qu'il en soit puni!...

. . . .

— Après plus d'un combat, plus d'une défaillance
Du milieu du troupeau, toujours plus éprouvé,
Un mouton, beau parleur, s'écria : « J'ai trouvé...
« Frères, notre salut est dans l'indépendance!

« Il faut, dans le danger, que s'élèvent nos cœurs...
« Luttons! luttons encor... et nous serons vainqueurs!... »

. . . .

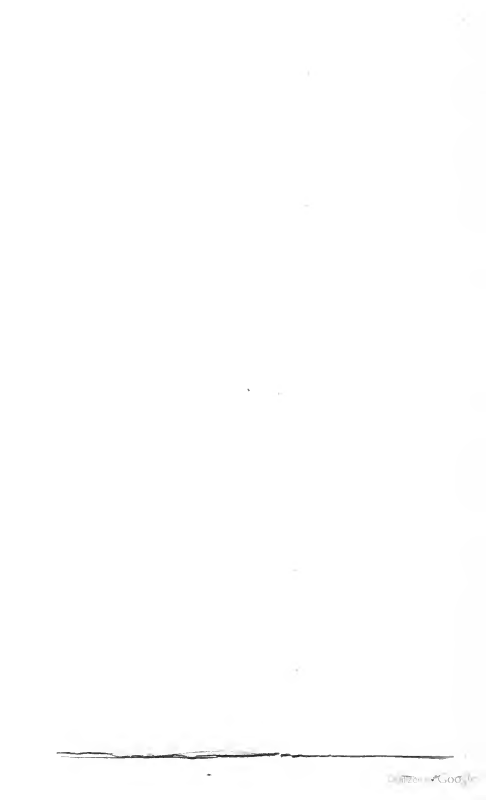
— Ainsi continua cette lutte inégale,
Plus fort soufflait le vent, plus forte la raffale...
Les agneaux impuissants se serraient afolés...
Ou bien, loin de leur mère, erraient inconsolés...
Et, dans la nuit, ainsi que deux flammes jumelles,
S'avançaient pas à pas, horribles sentinelles...
Les regards flamboyants de maints loups ravisseurs,
Convoitant cette proie, hélas! sans défenseurs...

. . . .

— Nos entêtés, pourtant, gardaient leur contenance,
Voulant jusqu'à la fin pousser la résistance...
Nous nous sauverons seuls, disaient ces orgueilleux...
Et puis, l'instant d'après, tremblants, fermant les yeux,
Ils venaient se briser au cercle redoutable,
Qui s'était refermé, hideux, inexorable...
— En vain les plus sensés dirent : « Capitulons!...
« Nous creusons chaque jour d'insondables abîmes,
« Dont il faudra sortir, serait-ce à reculons...

« Pour l'honneur faut-il donc de nouvelles victimes?...
« Et n'est-ce point assez de tant de sang versé?... »
Vains avertissements... ce combat insensé,
Affreux, durait encor, quand de l'heure première
L'incertaine lueur vint blanchir l'horizon...
Les rares survivants de la gent moutonnière,
Devant les flots de sang qui teignaient le gazon,
Comprirent, mais bien tard, que de la bergerie
Il fallait au plus tôt reprendre le chemin...
— Et de nos exaltés la folle coterie,
Près d'un nouveau berger songeait le lendemain :
— Que tout gouvernement réclame un chef habile...
Qu'obéir est toujours plus sûr et plus facile...

Février 1871.



LES ORPHELINS

—

ÉPISODE DU SIÈGE DE PARIS

—

Paris était fermé : la bise de décembre,
Qui, chez le pauvre, hélas! ne fait pas antichambre,
Un soir, entrait à flots dans un pauvre taudis
Où dormaient trois enfants demi-nus, tout bleuis...
L'aîné, blond chérubin, comptait six ans à peine,
Une fillette brune, ayant nom Madeleine,
Le tenait embrassé tandis qu'en son berceau,
Un enfant de vingt mois s'abritait d'un lambeau...

. . . .

Le père, ancien soldat, au nom de République,
Avait dit : « Désormais, Guillaume le cynique,
« Aux rangs de tes vainqueurs est un soldat de plus... »
Combien partaient ainsi? Les balles, les obus,

On en rit tout d'abord... Lion dans la mêlée,
Il teignit de son sang la neige immaculée,
A Clamart, au Bourget chacun le distingua,
Mais à l'appel, un jour, hélas! son nom manqua!...

. . . .

Sans argent, sans travail, ô torture cruelle!...
La mère vendit tout... La fatale nouvelle
La surprit partageant aux petits affamés
Les restes d'un pain noir, de ses pleurs arrosés!...
Et depuis, chaque soir, le front rouge de honte,
Elle avait mendié!... Ceci n'est pas un conte;
Qui de vous n'entendit, s'attachant à vos pas,
Sa prière obstinée?... Un enfant n'attend pas...

. . . .

Mères! si vous saviez ce qu'est l'horrible chose
D'entendre répéter par une bouche rose,
Quand la misère est là... Quand vous manquez de pain...
Ces deux mots effrayants : J'ai faim!... J'ai faim!... J'ai faim!
De voir, sous des haillons, quand le vide est dans l'âtre,
Un pauvre petit corps, que le froid rend bleuâtre,
Grelotter dans vos bras! O femmes! cœurs aimants!

Si vous pouviez sonder tous les déchirements,
Les atroces douleurs de ces sombres journées...
Si vous saviez combien d'âmes abandonnées,
En ces jours de famine, au vent du désespoir !...

. . . .

Ah! Que de fois rentrant, les mains vides le soir,
L'ouvrière se dit : Je voudrais être morte!...
Que de fois, palpitante, avant d'ouvrir sa porte,
Elle retint son souffle, écoutant du dehors
S'ils étaient endormis... disant : s'ils étaient morts!...

. . . .

Vainement elle avait, ce soir-là, pauvre femme!
Devant chaque passant, jeté ce cri de l'âme :
« Je suis mère!... Ils ont faim!... Ne me repoussez pas! »
Nul n'avait répondu .. Depuis la veille, hélas!
Ils n'avaient rien mangé!... Quand vint la dixième heure,
L'œil livide, à pas lents, vers sa triste demeure,
Se soutenant à peine, elle s'acheminait. .
Demandant au destin quand il se lasserait
De choisir l'innocent, le faible pour victime ..
Ignorant qu'être pauvre, aujourd'hui, c'est un crime,

Elle accusait le ciel de ses maux, de son deuil,
Lorsqu'un éclat d'obus l'envoya sur le seuil
Rouler le crâne ouvert!... A la foule accourue,
Elle dit : « J'avais faim !... La mort m'a secourue...
« A l'époux que j'aimais Dieu va me réunir... »
Puis, étendant trois fois, comme pour les bénir,
Vers les pauvres petits, une main défaillante,
Elle put dire encore, de sa voix de mourante :
« A tous les cœurs aimants, je vous lègue ici-bas...
« Je veillerai sur vous, enfants, ne pleurez pas! ..
Ce fut son cri suprême! . . . .
. . . . O misère! ô souffrance!...
Pour vous quand sonnera l'heure de la vengeance?...
Las de frapper toujours le juste, l'opprimé,
Quand le bras du Seigneur sera-t-il désarmé ?
. . . .
Le lendemain, hélas! de cette rude épreuve,
A son dernier asile on emportait la veuve!...
Les passants chapeau bas, suivaient mornes, émus,
Et la France adoptait trois orphelins de plus!...

Mars 1871.

LE PAYS

—

(Dédié aux Princes d'Orléans).

—

A l'enfant arraché de son nid dès l'aurore,
A cette âme naïve, à ce cœur qui s'ignore,
Nommez le sol béni qui vit ses premiers pas,
Soudain, le front penché se recueillant tout bas,
L'innocent reverra le palais ou le chaume,
Les jardins, la prairie, et tout ce cher royaume,
Témoin de ses ébats, de ses jeux, de ses ris...
Et son premier regret sera pour *le pays !*

*
* *

A nos braves soldats qu'un zèle saint enflamme,
Demandez quel mirage est venu dans leur âme,

Au bruit de la mitraille, à l'appel du canon,
Passer comme un éclair, céleste vision !...
A nos jeunes conscrits, quand vous criez : aux armes !...
Ah ! demandez pourquoi soudain deux grosses larmes,
Font un instant briller leurs regards attendris...
C'est qu'ils ont cru revoir le clocher du pays !...

*
* *

Ah ! c'est à vous surtout qu'un décret arbitraire
Rivait depuis vingt ans à la terre étrangère...
A vous dont le grand cœur n'eut jamais de courroux,
Qui vous fîtes soldats pour combattre avec nous...
A vous, nobles proscrits dont la bonté sublime
Pour des sujets ingrats, fut hélas ! le seul crime...
A vous qui revenez aux rivages chéris,
Qu'il faut, les bras tendus, crier : *c'est le pays* !

*
* *

Mais malheur à vous tous qui n'avez d'autre gloire
Que de nier toujours, qui ne savez plus croire...

Quand l'âge, sans pitié, sceptiques, vils néants!...
Aura, sur notre front, placé des cheveux blancs,
Qui vous consolera des heures envolées?
Qui voudra remonter le cours de vos années,
S'il ne doit y trouver que vide, parti-pris?...
Si rien ne vibre en vous à ces mots : *le pays!*

Juin 1871.

AIMONS !...

> Ce ne sera point ma faute
> Si les forêts et les monts,
> En nous voyant côte à côte,
> Ne murmurent pas : Aimons !...
>
> V. Hugo.
> (Dans *Eviradnus*).

O viens, la colombe timide
Fait son nid aux rochers déserts,
Viens, nous irons dans l'herbe humide,
Voir éclater les bourgeons verts.

*
* *

Ne sens-tu pas, ô fille d'Ève,
Qu'avril et ses rayons vainqueurs
Ont éveillé la même sève
Aux champs, aux bois et dans nos cœurs...

N'entends-tu pas, divin cantique,
Toi dont les anges sont jaloux,
S'élever une voix mystique
Qui va répétant : Aimons-nous!...

*
* *

Viens, pour te faire un diadème,
Toutes les fleurs vont s'entr'ouvrir,
Plus d'une dira que je t'aime!...
Les fleurs ne savent pas mentir...

*
* *

Nous irons, les mains enlacées...
Oubliant la terre et les cieux...
Effaçant les douleurs passées
Par ces instants délicieux!...

*
* *

Qu'importe qu'un pouvoir s'écroule,
Gloire, succès, ambition,

Vous n'êtes rien qu'un flot qui roule
Et monte au gré de l'aquilon.

*
* *

Je serai roi, tu seras reine...
Nous ferons des projets charmants...
Sans nous parler... car l'âme est pleine
De ces deux mots : Amour!... printemps!...

Juillet 1871.

LA FLEUR DES RUINES

(Hommage à Saintine, auteur de *Picciola*.)

Qui n'a relu cent fois cette simple élégie
D'un pauvre prisonnier, voyant, l'âme ravie,
Aux murs de son cachot, croître une douce fleur!...
Que de soins, que d'amour il eut pour cette sœur...
Ce souvenir béni des heures envolées!...
Quelle extase devant ces tiges étoilées,
Parant d'un nimbe d'or les vieux murs du donjon!...
Devant ce don du ciel, verroux, chaînes, prison,
Vous n'étiez plus maudits!... de votre sombre étreinte
Cette âme qui, la veille, était là, morne, éteinte...
S'échappait, et bientôt abordait malgré vous
Aux rivages aimés... vers des climats plus doux...
. . . .

Noirs bourreaux, vous pouviez désormais faire rage...
Le martyr n'était plus... vous n'aviez pour otage,
Qu'un corps indifférent à vos sombres fureurs...
Car l'âme, pour se plaindre, avait trop de lueurs!...
Le ciel prenant pitié de sa longue souffrance,
Lui donnait pour compagne, une fleur... l'espérance!...

. . . .

Fier tyran, tu pouvais doubler chaque barreau...
Réduire le pain noir ou la ration d'eau...
Qu'importe!... à l'humble fleur il fallait peu de chose...
Chaque jour ajoutait à sa corolle éclose
Quelque charme de plus .. et parfois le proscrit
Croyait sentir au front la brise du pays !...

. . . .

O toi, sainte captive, ô ma France si chère!...
Après les jours de deuil et de sombre colère,
Malgré tes murs noircis, tes palais écroulés...
Malgré ton sol vendu... tes forts démantelés...
Tu reverras encor cette fleur d'espérance...
Compagne du proscrit, baume dans la souffrance...
Cette fleur que ton nom seul fait épanouir...

Que l'on peut t'envier... mais non pas te ravir...
Oui, tu la reverras, renaissant de tes ruines,
Cette fleur dont le nom fait battre nos poitrines...
Qui te fit grande un jour, et plaça sur nos fronts
L'étincelle de feu aux célestes rayons !...

. . . .

Seule pour endormir tes souffrances passées,
Elle sait rappeler tes gloires effacées !...
Et pour sécher tes pleurs, retrouver tour à tour
Ces refrains de vaillance, ou ces hymnes d'amour,
Qui conduisaient jadis tes preux à la victoire
Et resteront gravés aux fastes de ta gloire !...
Seule, elle sait bercer tes rêves d'avenir...
Et te crier : Espoir! tous tes maux vont finir?...

. . . .

France ! lève ton front, car cette fleur bénie,
Qui s'incline vers toi, ainsi qu'un bon génie,
Nul ne l'arrachera de ton sol adoré
Tant que battra le cœur *d'un poète inspiré*!...

Août 1871.

AVANT ET APRÈS

DÉDIÉ A M. E. BAYARD.

(Inspirés par ses deux charmants tableaux : Les deux Années.)

AVANT

C'était au mois de juin de cette rude année
Qui mit la France en deuil, une chaude journée
S'achevait : l'horizon, baigné de pourpre et d'or,
Comme eût fait un avare, étalant son trésor,
Donnait, pour les reprendre, aux sommets des collines
Ces reflets qui laissaient aux vallons, aux chaumines
La douce obscurité, chère au peintre, au penseur...
. . . .

— Un enfant de cinq ans, puis un autre, sa sœur,
Ainsi que deux oiseaux échappés de leur cage,
Riant de ce bon rire inconnu à notre âge,
Couraient dans l'herbe verte avec des cris joyeux,
Luttant pour chaque fleur qui s'offrait à leurs yeux,
Pour chaque papillon, se mêlant à la fête,
Et dont il leur fallait poursuivre la conquête...
— A quelques pas de là, sur le bord du chemin,
L'un sur l'autre appuyés, et la main dans la main,
Un homme jeune encor, une femme, une mère,
Contemplaient souriants dans la douce lumière
De ce chaud crépuscule, aux reflets gradués,
Les ébats délirants des lutins bien aimés!...
. . . .
Leurs regards attendris, leurs gestes et leur pose
Semblaient dire aux échos : « Mon Dieu! la douce chose!...
O nature! ô famille, ô vous trésors du ciel!...
Vous donnez un bonheur à nul autre pareil!... »
. . . .
Hélas! quels lendemains, terribles, implacables...
Devaient anéantir tant de joies ineffables!...
. . . .

APRÈS

—

Un an s'est écoulé : Juillet va refleurir...
Pourtant tout reste morne, et l'on se sent frémir
A voir cette nature, insensible, muette ;
Celui qui se souvient cherche, l'âme inquiète...
Ces vallons, ces coteaux, et ces nids élégants,
Où l'on se retrouvait si joyeux au printemps...
— Adieu les gazons verts, les fleurs fraîches écloses ! ..
Forêts ! le cœur se serre à voir, tristes, moroses
Vos restes mutilés, impuissants désormais,
Que la main d'un vandale a fauchés pour jamais !...
. . . .
— O cachez-vous soleil !... ciel garde ta rosée !...
Des horreurs du combat, la nature épuisée
Conservera longtemps le navrant souvenir...
Comme en nos cœurs brisés, rien n'y peut refleurir !..
Laissez ce cadre sombre à la douleur amère,
C'est le seul qui convienne à la veuve à la mère...
Voyez-vous cette femme en longs habits de deuil ?
Du logis, à regret, elle a passé le seuil...

(Parfois la solitude est chère à la souffrance...)
Mais quand le ciel est bleu, l'impitoyable enfance,
Ivre de liberté, malgré nos désespoirs,
Veut que l'oubli succède à nos jours les plus noirs...
Et sans songer combien déchirante est l'épreuve,
Voyez, nos orphelins ont entraîné la veuve
Aux sentiers tout remplis de poignants souvenirs...
Qu'importe ?... ils vont toucher le but de leurs désirs...
— Hélas ! comme autrefois, ce n'est plus une fête...
On dirait que la peur en leurs yeux se réflète...
Ce deuil universel leur paraît monstrueux !...
Plus d'élans, plus de cris, plus de ces bonds joyeux...
Sur leurs lèvres soudain s'est arrêté le rire ..
Interdits et glacés, « Maman, semblent-ils dire,
« L'ogre qui prit un jour notre père chéri,
« Va-t-il donc revenir nous emporter aussi ?... »

. . . .

Octobre 1871.

LA NEIGE

(J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel...)
V. Hugo.
(Dans le *Crapaud.*)

Tout n'était que frimas, on était en décembre;
Aucun astre clément ne se montrait aux cieux;
Deux enfants, à travers les vitres d'une chambre,
Voyaient tourbillonner avec des cris joyeux
Les premiers flocons blancs sur la terre durcie,
Devant ce jeu nouveau, tout semblait oublié.
Survint un ramoneur, la figure noircie.
Que firent nos bambins? Cet âge est sans pitié!...
Voyez, dit le plus grand, comme il fait la grimace,
Il a des yeux de nègre avec des cheveux plats...
Laissons-le, nous verrons sur sa vilaine face
Couler dans un instant la neige et le verglas...
Nous le verrons blanchir... ah! ce sera très drôle

Et les monstres riaient... et leur rire argentin,
Faisant au ramoneur espérer une obole,
Il restait, se prêtant à ce crime enfantin,
Leur souriant parfois, car son âme était bonne...
— Hélas! pauvres petits, destinés à souffrir,
C'est en vain que Paris chaque hiver vous moissonne,
Toujours plus confiants, on vous voit revenir,
A l'heure où, loin de nous, s'en vont les hirondelles...
Comme elles vous venez avec des chants joyeux...
Quand la misère est là, que n'avez-vous des ailes?
Ah! que ne pouvez-vous voler sous d'autres cieux?...
. . . .
Il n'avait que douze ans... il n'avait plus de mère...
Ses habits déchirés, informes, trop petits,
Pour ce corps allangui de froid et de misère
Retardaient de deux ans... ses bras avaient grandi
Sous leur rude labeur, et sa maigre cheville,
Malgré de lourds sabots, montrait sa nudité...
Pourtant il restait là... Pauvre enfant sans famille!...
Son âme, en sa candeur, croyait à la pitié!...
C'est qu'il ne savait pas que Dieu mit un abîme,

Insondable parfois, au fond du cœur humain...
Et que, petit ou grand, le pauvre est la victime
Du riche, *son égal*, auquel il tend la main!...

. . . .

. . . .

— Un bon feu pétillait dans la riche demeure
Envoyant au plafond ses beaux reflets rougis,
Car la nuit arrivait, du dîner c'était l'heure.
Au dehors, grelottant, les membres engourdis,
Le pauvre Savoyard, de sa voix tremblotante,
Pour les rares passants, qui tous hâtaient le pas,
Répétait mot à mot sa prière navrante,
Puis sanglotait, voyant qu'on ne l'entendait pas!...

. . . .

Et la neige, toujours plus fine et plus serrée,
Sur son vêtement brun mettait un blanc manteau...
Et les enfants riaient de sa mine effarée,
Quand soudain retentit le bruit d'un lourd marteau...
On allait donc ouvrir cette porte muette?...
Le pauvret, tout transi, lentement s'approcha.
Une femme attendait : sous sa riche voilette,

Lorsque, pour écouter, son beau front se pencha,
L'enfant crut un instant voir briller une larme!...
Ce fut pour ce martyr comme un baume divin...
Ce regard de bonté l'entoura de son charme,
Et lui fit oublier souffrances et chagrin...

. . . .

Ici-bas, la pitié, c'est l'ange qui console...
C'est la main qui guérit .. c'est le rayon du ciel...
Ah! pour les délaissés, c'est la douce parole
Qui vient des mauvais jours enlever tout le fiel!...

. . . .

— Enfant, qui seras homme, entends bien cette histoire,
Tu pourras posséder la richesse et la gloire,
Mais ton cœur souffrira, et pour ce délaissé,
Rien ne vaudra jamais un regard de pitié!...
Cet enfant sans abri, sans famille et sans mère,
Qui frappe à notre porte, enfant, c'est notre frère,
S'il vient pleurer, gémir, ah! s'il nous tend la main,
C'est que nul n'a pensé pour lui au lendemain!...

. . . .
. . . .

— Le soir, nos deux lutins songeaient à la veillée,
Au petit Savoyard, sa face barbouillée,
Si drôle sous la neige, et sous les blancs frimats,
Leur semblait si grotesque, ils riaient aux éclats...
— Par une apparition soudaine, inattendue,
Leur gaîté, tout à coup, se trouva suspendue :
Ce nègre aux cheveux plats, ce bouffon, ce martyr,
Qu'à regret, tout à l'heure, ils regardaient partir,
Etait là, devant eux, la mine épanouie...
Ne pouvant expliquer cette audace inouïe,
Déjà, pour le chasser, l'aîné levait la main.
« Laissez, dit une voix, il doit jusqu'à demain
« Partager notre feu, notre pain, notre gîte...
« Si le ciel vous donna le toit qui vous abrite,
« S'il prodigua pour vous tous ses dons précieux,
« C'est qu'il voulait vous voir, vous, ses anges des cieux,
Tendre à celui qui souffre une main fraternelle...
Donnez ! faites du bien ! c'est la part la plus belle !...

. . . .

— Les enfants sont ainsi : la voix parlait encor,
Qu'on entendait tomber comme un double trésor

Aux mains du Savoyard, leur victime naguère...
Puis, l'ange de bonté, une sainte, leur mère,
Par un double baiser les payait largement
D'avoir su racheter cette erreur d'un moment. .

. . . .

Chaque hiver, quand je vois la terre froide et nue
Lentement se couvrir de son triste linceuil,
Hélas! je me souviens..., et mon âme est émue...
— J'étais l'un des enfants.. et pour qu'en son cercueil
La sainte, qui n'est plus, me garde sa tendresse..
Pour que son âme en paix dorme d'un doux sommeil,
Je répète à chacun : Donnez, donnez sans cesse,
Au pauvre, à l'orphelin, ces oubliés du ciel!...

. . . .

Décembre 71.

LES CHÊNES

—

(Vous êtes toujours vieux et toujours rajeunis)...
(LECONTE DE LISLE.)
(La Fontaine aux Lianes.)

Salut ! je vous revois, ombrages séculaires,
C'est en vain que sur vous le souffle des autans
Déchaîna tant de fois ses plus lourdes colères,
Vous êtes toujours beaux, salut, chênes géants!...

*
* *

Deux générations sont venues et sont mortes
Depuis l'instant béni qui vous donna le jour ;
Pourtant, toi le plus vieux, en tes rameaux tu portes
Au printemps, même espoir, mêmes nids, même amour!...

Quand juillet reparaît, tu prodigues encore
Au passant, fatigué de ses vives ardeurs,
L'ombre rafraîchissante, et du soir à l'aurore
Ton dôme retentit de concerts enchanteurs ..

⁂

O transformation! ô nature! ô jeunesse!...
Secret qu'un doigt divin sur vos fronts a tracé...
Vous qui semblez mourir pour renaître sans cesse,
Chênes, mes vieux amis, parlez-moi du passé!. .

⁂

Que vous en avez vus venir sous vos ombrages
D'hommes au front pensif, de femmes aux doux yeux...
Que vous en avez vus d'enfants de tous les âges
Jouer sous vos rameaux, chênes majestueux!...

⁂

Les uns viennent encor, penchant leur tête blanche,
A l'heure solennelle où le jour va finir,
Demander au zéphir qui rit dans chaque branche,
De répéter un nom cher à leur souvenir...

D'autres, au front plus jeune, à la démarche fière,
Viennent vous confier, chagrins, amour, travaux,
A tous, vous semblez dire : « il faut que l'homme espère...
Avant d'être géants, nous fûmes arbrissaux!... »

∴

Pour vous, faibles roseaux, mes douces rêveries,
Qui donc conjurera le souffle des autans?...
Ah! qui donc reviendra sous ces ombres chéries,
Se souvenant de moi, vous lire dans vingt ans?...

Janvier 1872.

FIN DU LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

—

Romances

—

MARGARITA

—

ROMANCE

—

Si le ruisseau roule et murmure
A travers les gazons fleuris,
Mêlant sa voix suave et pure
Aux doux refrains que tu chéris...
Ah! si la fleur semble sourire,
Si son parfum t'émeut, t'inspire...

*
* *

Margarita ne sais-tu pas
Qu'ombrages frais, fleur parfumée,
Pour te charmer ma bien-aimée,
Dieu les fit naître sous tes pas...

Si dans l'azur brille l'étoile,
Dont le rayon, doux protecteur,
Sur l'Océan guide la voile
Et dirige le voyageur;
Si de l'oiseau la mélodie
Parfois charme ta rêverie...

∴

Margarita ne sais-tu pas
Que c'est pour toi, ma bien-aimée,
Que Dieu fit la voûte azurée
Et le chant des oiseaux des bois...

∴

Si parfois un regard de flamme
Sur tes beaux yeux reste fixé...
Si tu sens vibrer en ton âme
Le baiser sur ton front posé...
Si tu redis quand tu sommeilles
Un nom qui te trouble en tes veilles...

Margarita ne sais-tu pas
Que dans nos cœurs, perle adorée. .
Il est une flamme sacrée
Mais dont le nom se dit tout bas...



LE RENOUVEAU

ROMANCE

Va, ne crains plus la froide bise
Qui soulevait ta robe grise
Et te faisait trembler si fort :
Regarde ce bourgeon qui sort...
Pour t'abriter, vois comme il pousse...
Prépare ton doux nid de mousse,
Dis ta chanson, petit oiseau,
Voici, voici le renouveau ! } *Bis.*

*
* *

Des essaims d'anges blancs et roses
Ainsi qu'autant de fleurs écloses,
En s'échappant de leurs prisons,
Vont émailler ces verts gazons ..

Sais-tu ce qui rend si joyeuses
Toutes ces natures rieuses ?
C'est ta chanson, petit oiseau,
Qui dit : voici le renouveau!... } *Bis.*

⁂

La fleur qui s'éteint avant l'âge
Aspire encore davantage
Après tes baisers, doux printemps :
Seigneur, accorde-lui le temps
De voir s'éveiller la nature...
Les accents de ta voix si pure,
Ton gai refrain, petit oiseau,
Lui feront croire au renouveau ! } *Bis.*

⁂

L'aïeule qui s'en va courbée
Sourit à la brise ambaumée
Qui caresse ses cheveux blancs.
Le cœur plein de désirs brûlants,

Je sens pour moi que tout commence. .
Et je m'enivre d'espérance...
Chantons ! chantons, petit oiseau, } *Bis.*
Voici venir le renouveau !... }

Mai 1864.



L'ÉCHO

—

CHŒUR

—

CHANT DU DÉPART

Tout frémit, tout s'éveille,
Amis assemblons-nous,
Une voix nous appelle,
Là-bas écoutez tous :
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

*
* *

Déjà voici l'aurore,
Le ciel est radieux...
Vers nous venez encore
Echos harmonieux...

En quittant ce rivage,
Amis chantons, chantons,
Et toi, charmante plage,
Répète nos chansons !...

∴

Echos de nos vallées,
Redites bien longtemps
Les notes envolées
De nos plus joyeux chants !...
A cette voix si chère
Confions tour à tour
Notre douleur amère
Et nos refrains d'amour.

—

RETOUR

La nuit descend plus sombre,
Amis pressons le pas,
Tout disparaît dans l'ombre
Mais l'écho ne dort pas !...

Et la brise plaintive
Nous apporte en passant
Ces doux bruits de la rive
Que nos cœurs aiment tant!

* * *

Sonnez, cloche bénie,
L'heure de l'angelus,
Vers toi, chère patrie,
Tes fils sont revenus!...
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

Septembre 1864.



JE SUIS A TOI

ROMANCE

Ton doux regard est mon étoile,
Lui seul me guide et me conduit
Ah! loin de toi mon ciel se voile,
Toute mon âme est dans la nuit.
Comme le flot vient à la grève,
Vers toi j'accours, ô fille d'Eve!...

*
* *

Tu le sais bien, je suis à toi!...
Mon cœur s'émeut quand tu soupire,
Toute ma loi, c'est ton sourire,
Jusqu'au trépas, je suis à toi!...

Comme la fleur à peine éclose
Est à l'abeille, au papillon,
Et le parfum de toute rose
Au souffle ailé de l'aquilon;
Plus que le feu n'est à la flamme,
Bien plus que n'est le corps à l'âme...

⁂

Oh! ne va pas, brise oublieuse,
L'entraîner loin de nos coteaux,
Viendrait un jour où la rieuse
Vous oublirait, songes si beaux...
Ainsi qu'une lampe épuisée
S'éteindrait mon âme brisée!...

⁂

Tu le sais bien, je suis à toi!...
Mon cœur s'émeut quand tu soupire,
Toute ma loi, c'est ton sourire,
Jusqu'au trépas, je suis à toi!...

7 Septembre 1864.

LA ROSE DE BRUYÈRE

—

ROMANCE

—

(Imitée de Goëthe.)

—

O petite fleurette,
Emblême des amours,
Pourquoi chère coquette,
Te dérober toujours?...

*
* *

Sous l'humide bruyère
Tu caches ta beauté,
Dis-moi serais-tu fière
De ta simplicité?

Ah! quand l'aube t'éveille,
Toute fraîche et vermeille,
Il n'est rien selon moi
De si joli que toi...

*
* *

Ta corolle brillante,
Étoile du matin,
Méritait ma charmante
Un plus heureux destin.
Ecarte un peu ma belle
Cette épine cruelle
Qui garde tes attraits
Contre les indiscrets.

*
* *

« Celui dont la puissance
Fit ma fragilité
Créa pour ma défense
Cet écueil redouté.

Laisse, je t'en supplie,
Mon calice qui plie
Tu pourrais, imprudent,
Souffrir en m'effeuillant !... »

*
* *

Elle dit, la pauvrette,
Hélas! ce fut en vain. .
Car on la vit seulette
Mourir le lendemain!...
Et l'âme désolée
De la belle éplorée
Voltige toute en pleurs
Près des roses ses sœurs!

*
* *

O petite fleurette,
Emblême des amours,
Pourquoi, chère coquette,
Te dérober toujours?

Octobre 1864

N'a-t-elle pas, dis-moi,
Sur ta corolle éclose
Posé sa lèvre rose,
Pour calmer ton effroi?

*
* *

Mais te voici penchée,
O toi qu'elle a touchée,
Pourquoi sitôt languir?...
Garde ton existence,
Et puis de ta souffrance
Ah! laisse-moi mourir!...

*
* *

Au cœur qui doute encore,
Doux gage que j'implore,
Tu peux rendre l'espoir,
Pour mon âme en détresse,
Parais douce promesse,
Viens, étoile du soir!...

Petite fleur fanée,
Si tu m'étais donnée,
O gage de bonheur!
Tu viendrais sur mon cœur!
Je te dirais ma peine,
Ta douleur serait mienne,
Pour combler tous mes vœux,
Ah! c'est toi que je veux!

Octobre 1864.

FLEUR DE MUGUET

—

ROMANCE

—

Sur ta tige qui penche,
Tu viens, charmante fleur,
O ma clochette blanche!
Promesse de bonheur...
Petit muguet, je t'aime!...
Mais ta faiblesse extrême
Semble me dire, hélas!...
Bonheur ne dure pas!...

*
* *

Tu cherches le mystère,
L'onde qui désaltère,

Et l'ombre des grands bois...
Sous ta feuille inclinée,
Mon cœur t'a devinée
Pour la première fois...

*
* *

Par ta grâce touchante
Tu m'attires et m'enchantes...
Je voudrais te cueillir...
Mais tout bas tu répètes,
En ta douleur inquiète :
« Veux-tu me voir mourir?... »

*
* *

J'écouterai ta plainte...
Va, laisses-moi sans crainte,
Te voir et t'admirer...
Pour ta beauté si frêle,
Il faut, peine cruelle !
Souffrir et désirer!...

Sous la sombre verdure
Ah! reste blanche et pure...
Je t'aime mieux ainsi...
Le bonheur n'est qu'un rêve...
Que la souffrance achève
Sans pitié ni merci!...

*
* *

Sur ta tige qui penche
Reste, charmante fleur ..
O ma clochette blanche,
Promesse de bonheur!...

Novembre 64.



L'ADIEU!

VALSE

INTRODUCTION

Ne plus t'aimer!... ne plus te voir!...
Sombre avenir!... douleur extrême!...
C'en est fait, il faudra ce soir,
Pour toujours, quitter ce que j'aime!

VALSE

O fille du délire!
Dont la voix nous attire,
Et nous montre les cieux!
O valse enchanteresse!
Dernier moment d'ivresse...

Ah! parmi les heureux
Emporte nous tous deux! .

*
* *

Viens sur mon cœur, ah! viens encore...
Il ne saurait vivre sans toi...
Restons ainsi jusqu'à l'aurore...
De tes regards, ennivre-moi!...
Leur vive flamme,
Brille en mon âme...
Rayons d'amour brûlants et doux!. .
Ta voix touchante
Vibre et m'enchante...
Beaux jours passés, revenez-vous?...

*
* *

Rêve insensé!... folle démence!
Envolez-vous espoirs trompeurs!...
Bientôt, l'heure de la souffrance,
En sonnant va briser nos cœurs!

Ton front se penche,
Et ta main blanche
En frémissant cherche ma main...
Déjà l'étoile,
Au ciel se voile...
Et tu ne dis plus : à demain!...

∴

Douleur extrême!
O bien suprême!
Mon cœur va te perdre à jamais!....
Adieux beaux rêves!...
Loin de nos grèves,
Vous allez fuir, vous que j'aimais!...
Adieu! pour mon âme en détresse,
Comme un doux astre au firmament,
Que ton regard, brillant d'ivresse,
Redise encor notre serment!...
O fille du délire!
Dont la voix nous attire,
Et nous montre les cieux!...

Le ruisseau babillait
Sous l'herbe parfumée,
L'insecte s'éveillait
Dans sa fleur bien-aimée!...
Puis, sous les bois ombreux
Ce fut comme un bruit d'ailes
Emportant vers les cieux
De vives ritournelles...

*
* *

Entre mes doigts émus
Tremblait la marguerite,
Et mon cœur n'osait plus
T'interroger petite...
Un chant mystérieux
D'une douceur extrême,
Pour toi répondit mieux
Car il disait : Je t'aime!...

MES SEIZE ANS

ROMANCE

L'aube sur chaque fleur
Mettait une auréole!...
Baignant de sa lueur
La plus humble corrolle ..
Quittant son doux abri,
La joyeuse fauvette
A l'écho favori
Disait sa chansonnette...

*
* *

Et moi l'âme ravie,
Ah! j'écoutai longtems
La douce mélodie
Qui chantait mes seize ans ..

LE CHANT DE L'EXILÉ

—

ROMANCE

—

Loin de ceux que j'aimais,
Ma pauvre âme captive
Reviendra désormais
Pleurer sur cette rive!...
O vous, gentilles hirondelles,
Venez consoler le proscrit
Vous chantez! vous avez des ailes!...
Et moi je meurs loin du pays...

*
* *

Chantez, matelots, j'aime vos gais refrains
Ah! ah! ah! *(Bis)*

Ah! cette chanson bénie...
Ah! ah! ah! *(Bis)*
C'est la voix de la patrie

*
* *

Quand votre chant du soir
Résonne sur la grève,
Ah! mon cœur bat d'espoir!...
Et malgré moi je rêve...
Je revois ma Lise adorée,
Venant au détour du chemin...
D'amour, mon âme est ennivrée!...
Mais tout rêve à son lendemain!...

*
* *

Et quand l'aubé viendra
Caresser l'onde amère
Au loin s'envolera
Ma joyeuse chimère...
O vous qui partez pour la France

Bons matelots, dites lui bien
Que j'ai gardé sa souvenance!...
Que son amour est mon seul bien!...

*
* *

Chantez, matelots, j'aime vos gais refrains
Ah! ah! ah! (Bis)
Ah! cette chanson bénie...
Ah! ah! ah! (Bis)
C'est la voix de la patrie

Octobre 66.



LES CHANTS DU SOIR

—

La nuit, comme une fiancée
A revêtu ses voiles blancs...
Allons sous la voûte étoilée
Redire nos plus joyeux chants...

CHŒUR

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!...

Nuit de mystère,
Pour les amours...
Ombre si chère
Règne toujours...

Douce harmonie
Sous le ciel bleu,
Ta voix bénie
Vient louer Dieu!...

Rameurs, que la vague étincelle
Sous vos efforts de mille feux...
Et que bientôt notre nacelle
Trace un sillage harmonieux...

CHŒUR

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!...

Déjà la plage
Fuit loin de nous
Et du rivage
Les vents sont doux!...

L'astre rayonne,
Amis partons.
L'écho résonne.
Chantons! chantons!...

Novembre 67.

LES FEUILLES D'AUTOMNE

VALSE

INTRODUCTION

Tombez, tombez, feuilles flétries...
Tombez, voici le vent du nord...
Envolez-vous, mes rêveries!...
Rêves et fleurs ont même sort!...

VALSE

Serment d'amour et feuille morte,
Tournez, tournez, c'est l'aquilon...
Le même souffle vous emporte
L'un vers l'oubli, l'autre au vallon!...
Ah! ah! ah! ah! sous l'aquilon
Tournez, tournez jusqu'au vallon!...

Le soir quand la brise soulève
Tes flots pressés, tapis mouvant,
Je crois à ces voix de la grève
Qu'apporte au loin l'écho mourant...
Et du passé le doux mirage
Vient me bercer, trompeuse image!...
Que bientôt emporte le vent!...

∴

Bourgeon naissant, douce promesse
Aux jours d'espoir et de bonheur,
Doux printemps mon cœur plein d'ivresse,
Saluait ta première fleur!...
Hélas! déjà sur la colline
La feuille moins verte s'incline...
Et tombe en me brisant le cœur!...

∴

Bois que j'aimais!... sombre feuillée!...
A vos concerts harmonieux,

Notre voix doucement mêlée,
Hymne divin! montait aux cieux!...
Mais du plaisir l'heure s'envole
Et la fleur penche sa corolle...
Des beaux jours!... ce sont les adieux...!

∴

Jeunesse, amour, fleurs éphémères!
Quand le malheur vous fane, hélas!
Ah! malgré nos larmes amères...
Non, vous ne refleurissez pas!...
Fleur de l'exil, douce espérance,
Restez encor pour la souffrance!...
Pour ceux qui pleurent ici-bas!...

∴

Serment d'amour et feuille morte,
Tournez, tournez, c'est l'aquilon,
Le même souffle vous emporte
L'un vers l'oubli, l'autre au vallon!...

Octobre 68.

UNE FÊTE AU VILLAGE

—

ROMANCE

—

Sonnez musettes,
Tintez clochettes,
Gais tambourins,
Joyeux crins crins...
C'est jour de fête,
Entendez-vous, là-bas, là-bas...
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!...

*
* *

Allons, fillette brune et blanche,
Cherche rubans et fin corset,
Là-bas, sur le coteau qui penche
Pour ton corsage un frais bouquet.

Heureux, ce soir, le doux vainqueur
Qui le cueillera sur ton cœur!...

.·.

L'airain frémit, allons, ma belle
Pour consacrer ce jour béni,
Du saint pasteur la voix t'appelle,
Que le troupeau soit réuni...
Mais sous le portique romain
Chacun déjà te tend la main...

.·.

Tandis qu'à la danse on s'agite,
Livrant son cœur ivre et pâmé...
Toi seule as vu, chère petite,
Ce pauvre au regard affamé...
Dans sa main tombe ton trésor...
C'était le prix d'une croix d'or!...

Trop vite, hélas! le jour s'envole
Avec le dernier tintement...
La fleur a fermé sa corolle,
L'étoile brille au firmament...
Parfois dans l'ombre du chemin
Une voix redit ce refrain :

⁂

Sonnez musettes,
Tintez, clochettes,
Gais tambourins,
Joyeux crins crins;
C'est jour de fête,
Que l'on s'apprête,
Entendez-vous là-bas, là-bas!...
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!...

Janvier 69.

LÉGERS ZÉPHYRS

Par les buissons, par les halliers,
Aux rameaux des grands peupliers,
Ah! n'allez pas briser vos ailes!...
Ne dévoilez pas, infidèles,
Le mot divin que notre voix
Chanta pour la première fois!...

∴

Légers zéphyrs, messagers des amours,
Vous qui gardez nos doux secrets toujours,
Allez, volez, parlez-lui des beaux jours!...

∴

Sur le penchant du vert coteau,
Comme un cygne, mirant dans l'eau

Sa flèche d'or, son toit qui penche
Il est une tourelle blanche
Abri charmant, que chaque soir
Comme vous je voudrais revoir...

*
* *

Accords divins, venus des cieux,
A vos concerts mélodieux,
Sans nommer celle que j'adore,
Mêlez ce soir, mêlez encore
Serments d'amour, baisers discrets...
Dites mon espoir... mes regrets!...

*
* *

Légers zéphyrs, messagers des amours!...
Allez, volez, parlez lui des beaux jours!...

NUIT VÉNITIENNE

RÊVERIE

Venise en fête
Rit et s'apprête
Déjà l'étoile brille aux cieux...
Et la gondole,
S'incline et vole
Comme un cygne capricieux...

*
* *

Nuit parfumée!...
Brise embaumée!...
Ta voix murmure avec les flots...
Et, de la rive,
Vers nous arrive
Le bruit joyeux de vos grelots...

Fils du délire!...
Vous semblez dire :
« Rions! chantons! nos jours sont courts!...
Amour, folie...
Tout nous convie...
Buvons!... chantons!... aimons toujours!...

∴

Venise en fête,
Rit et s'apprête...
Partons! l'étoile brille aux cieux...
Que ma gondole
S'incline et vole
Comme un cygne capricieux!...

Et la nacelle,
Que mainte belle
Venait attendre au Rialto,
Suivait, docile,
La rame agile,
Et le chant du passeur Beppo...

Quand, du rivage,
Comme un mirage,
Un couple se dressa soudain. .
La brune fille,
Sous sa mantille,
Aux regards se cachait en vain...

*
* *

L'âme devine
L'ombre divine
Qui fut rayon dans notre cœur...
Viens lazaronne,
Viens, je te donne
Ma bourse, dit le grand seigneur...

*
* *

Si, dans une heure,
A ma demeure,
Tu nous conduis... Mais, parle bas!...
Vaine risée!...
L'âme brisée....
Le povero n'entendait pas!...

Son regard sombre,
Allait dans l'ombre
De l'infidèle à son amant ..
Et sa souffrance
Cria : Vengeance!...
Pour ce cruel déchirement...

∴

Loin du rivage,
Dans un sillage,
La barque disparut soudain...
Puis vers la rive,
A la dérive,
Elle voguait le lendemain!...

Fillettes brunes,
Loin des lagunes
Fuyez!... fuyez, car chaque soir
La voix d'Isaure
Se mêle encore
A la chanson du passeur noir...

Toujours, dit-elle,
Soyez fidèle ..
Puis, quand l'étoile brille aux cieux,
L'ombre s'envole...
Et la gondole
Reprend son vol capricieux. .

Juin 1870.

LES LARMES DE LA FRANCE

—

Larmes de sang!... larmes de la patrie!...
De vous venger quand l'heure sonnera,
Nous le jurons!... pauvre France meurtrie!...
Oui de ta cendre un peuple renaîtra!...

∴

Ils sont venus en colonnes pressées,
Le cœur gonflé des haines entassées...
Ils sont venus, tandis que tu dormais...
Foulant aux pieds notre sainte bannière,
Ils ont chanté ta défaite, ô ma mère!...
Cet affront-là ne s'efface jamais! ..

∴

Et quand, soudain, sous l'insulte, éveillée,
Tu dis : *La mort*!... plutôt qu'être souillée...

Un point déjà montait à l'horizon ..
Tu combattais, confiante, et dans l'ombre,
De toutes parts planait un voile sombre,
Car ce point noir se nommait *trahison!...*

*
* *

Mais un instant, courbé sous la raffale,
Vois-tu déjà, vois-tu, prince vandale,
Se relever le pavillon français!...
Enivre-toi d'orgueil et de démence...
Un jour viendra, jour de sainte vengeance!...
Où Dieu, par nous, punira tes forfaits!...

*
* *

Larmes de sang!... larmes de la patrie!...
De vous venger quand l'heure sonnera,
Nous le jurons!... pauvre France meurtrie!...
Oui de ta cendre un peuple renaîtra!...

Juillet 71.

LES NIDS

—

ROMANCE

—

Viens, hirondelle au blanc corsage,
Viens nous annoncer le printemps...
Douce lueur après l'orage...
Viens nous rappeler nos vingt ans!...
Assez de larmes, de souffrance...
Viens, redis ton chant d'espérance!. .
Venez! venez! petits!... petits!...
Venez, c'est la saison des nids!...

*
* *

Oh! viens, déjà l'herbe fleurie
S'incline au souffle du zéphir...

L'ORDRE DU JOUR

—

CHANSONNETTE

—

Dédiée à ma cousine M. Montrouge.

Fanchette à l'ombre d'un grand chêne,
Dormait, ainsi qu'un flot d'ébène,
Ses cheveux frissonnaient au vent,
Couvrant de leur onde soyeuse
Le joli bras de la dormeuse,
Replié sur un front charmant....

*
* *

La regardant, sous la feuillée,
Des oiseaux la troupe éveillée,
Tout bas disait : Amour ! amour !
Pour nous voilà l'ordre du jour.....

Bientôt s'entr'ouvrit le feuillage,
Un vieux seigneur, riche et volage,
Les yeux brillants, à pas comptés,
S'avança vers la jouvencelle,
Maudissant la boucle rebelle
Qui lui cachait tant de beautés....

*
* *

Le regardant, sous la feuillée,
Des oiseaux la troupe éveillée,
Tout bas disait : Amour ! amour !..
Pour lui, voilà l'ordre du jour...

*
* *

Mais, voyez la déconvenue
Du grand seigneur, notre ingénue
Le laissa, tendre et confiant,
S'approcher, puis, quelle aventure....
De ses dix doigts, sur sa figure,
Elle mit un masque sanglant !...

Le regardant, sous la feuillée,
Des oiseaux, la troupe éveillée,
Tout bas répétait tour à tour :
Honneur ! voilà l'ordre du jour....

*
* *

En consultant un vieux grimoire,
Français, j'ai trouvé cette histoire,
Qui vaut pour nous une leçon :
La brune fillette endormie,
Ah ! c'est notre France chérie,
Dont l'honneur veut une rançon.....

*
* *

En la voyant, seule éplorée,
Ah ! qui de vous l'âme navrée
Ne répétera tour à tour :
Vengeons-là, c'est l'ordre du jour !....

Février 1872.

FIN DU LIVRE SECOND



TABLE

LIVRE PREMIER

RÊVERIES

LIVRE SECOND

ROMANCES

